

12511. bb. 5

LES
CONFESSIONS
D'UNE
COURTISANE
DEVENUE PHILOSOPHE.

CHICAGO

1882

LIBRARY

OF THE



L E S
CONFESSIONS

D'UNE

COURTISANE
DEVENUE PHILOSOPHE.

Il n'est de vrai mal que le vice ;
Il n'est de vrai bien que la vertu.



A LONDRES ;

Et se trouve à **BRUXELLES,**
Chez **B. LE FRANÇO,** Imprimeur-Libraire
rue de la Magdelaine.

M. DCC. LXXXIV.





AVANT-PROPOS

LES grandes vérités, présentées sous les formes les plus simples, font une impression plus vive, & laissent, dans le cœur, des traces plus profondes que celles qu'on annonce avec faste & prétention. Des maximes parsemées dans un récit qui plaît ou intéresse; des réflexions qui semblent naître du fond du sujet, qui prennent leur source dans les événemens mêmes, & ne montrent aucune intention, aucun projet d'instruction, ressemblent à ces rayons lumineux, qui, perçant les nuages dont ils sont enveloppés, répandent une clarté plus vive, & une chaleur plus brûlante.

Le Chantre célèbre de l'Italie, après avoir dit que la vertu, ornée

AVANTPROPOS

de tous les agrémens dont l'imagination & la magie du style peuvent l'embellir, attire & foumet les plus rebelles, emploie cette comparaison remplie des charmes :

*Così all'egro fanciul' porgiamo aspersi,
Di Soavi liquor gli orli del vaso,
Succi amari, ingannato intanto ei beve,
E dall'inganno suo vita riceve.*

Pour profiter de la leçon de ce grand Homme, essayons de faire avaler la liqueur amère, en frottant les bords du vase avec une liqueur douce : empruntons l'organe enchanteur d'une Nymphe de Cithère, qui, après avoir sacrifié sur les autels de Vénus, brûle de l'encens sur les autels de Minerve, & nous rappelle à la vertu par ses conseils & son exemple.

C'est en parcourant le cercle des faux plaisirs qu'elle en a connu le

AVANT-PROPOS.

vuide & la satiété ; c'est après que son ame a été accablée par le poids de la dépravation, qu'elle a savouré, avec plus de délice, la douceur inexprimable d'une vie tranquille, exempte de reproche, & qui, employée à la pratique de ses devoirs, peut, seule, conduire au véritable bonheur. Chaque désordre particulier forme nécessairement la masse du désordre général, & la masse du désordre général contribue ensuite au désordre particulier ; de sorte qu'ils agissent l'un par l'autre, & se propagent à l'infini. Les caractères s'énervent, les constitutions s'affoiblissent, les empires deviennent chancelans ; & lorsque la corruption est parvenue au dernier période, que l'édifice moral est, pour ainsi dire, renversé ; il survient une crise, une révolution qui détruit ou

AVANT-PROPOS.

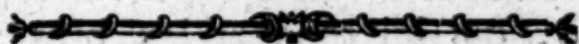
rétablit entierement le corps politique : quelquefois des esprits ambitieux abusent des circonstances ; &, pour donner des fers à leur Patrie, ils font couler le sang humain, & portent par-tout la tyrannie & l'oppression. On ne sauroit employer trop de moyens pour prevenir de pareilles catastrophes, & le but de cet Ouvrage seroit rempli, s'il inspiroit le dessein de s'occuper sans cesse d'un objet aussi important, & de le présenter sous tous les rapports & toutes les formes possibles.



LES



LES
CONFESSIONS
D'UNE
COURTISANE
DEVENUE PHILOSOPHE.



PREMIERE PARTIE.

ENSÉVELIE dans une retraite profonde, versant chaque jour des larmes amères sur les débordemens de ma jeunesse, je crois ne pouvoir mieux expier mes fautes, qu'en les avouant avec cette candeur & cette franchise qui naissent d'un repentir sincere. Je vais sonder les replis les plus cachés de mon cœur; je dé-

A

voilerai les perfidies & tous les excès auxquels peuvent se porter les femmes, qui, ayant brisé les digues de la pudeur & de l'honnêteté, ont su se faire un front qui ne rougit plus, & sont devenues, par gradation, capables de tous les vices. Je joindrai à ce récit, celui de la crédulité & de la foiblesse des hommes : je croirai avoir beaucoup fait, si je parviens à en sauver un seul de l'abîme ouvert sous ses pas, à lui conserver son honneur, sa fortune, à le ramener à son épouse, à ses enfans, qui lui tendent les bras : je m'applaudirai de mon ouvrage, si l'histoire d'une vie agitée, dans laquelle je n'ai jamais goûté le véritable bonheur, peut être de quelque utilité aux jeunes personnes de mon sexe, qui, dans cet âge où la voix de la nature & des passions se fait entendre, se livrent trop facilement aux impressions d'une sensibilité qui les égare & les conduit au comble de l'infortune, par un

chemin parsemé de fleurs. Cette époque, la plus intéressante de la vie, décide toutes nos actions. Que de femmes ne sont parvenues au dernier degré du crime, que parce qu'elles ont commis une faute sur laquelle elles n'ont pu revenir! Il y auroit moins de corruption, si l'on avoit plus d'indulgence pour les premières foiblesses. Il est possible que des êtres aussi malheureux que coupables, fussent devenus des épouses fidèles, des meres de famille respectables & attachées à leurs devoirs, si, dans le principe, on n'avoit pas flétri leur ame. Cette grande vérité, que je n'avois fait que pressentir, m'a été confirmée par mon exemple : j'étois née pour aimer & pratiquer la vertu; & si, après avoir fait le premier pas dans le sentier du vice, j'avois trouvé des parens consolateurs qui m'eussent plainte autant qu'ils m'ont condamnée, je me serois arrêtée. Avec le langage & l'expression de l'amitié, on m'eût ramenée facile-

ment dans l'ordre moral, tandis que le soin de m'avilir à mes propres yeux, en me présentant le tableau affligeant d'un déshonneur & d'un mépris éternels, m'a fait rompre tous les liens qui pouvoient me contenir, & m'a livrée toute entière au torrent impétueux des passions.

Une charmante figure, de l'esprit, & toutes les graces de mon sexe, furent les dons que je reçus de la Nature : je ne tardai pas à sentir tout le prix de ces avantages; & le desir de plaire étant secondé par les moyens les plus puissans, tous les yeux furent fixés sur moi.

Des toutes les jouissances que nous pouvons goûter dans ce monde, celles de l'amour-propre, sont peut-être les plus vives; elles tiennent sans cesse nos sens en activité, elles sont, pour ainsi dire, identifiées avec notre pensée, elles chatouillent délicieusement notre ame, & le passé, le présent & l'avenir, servent également à les prolonger. Ces jouiss

fances firent le charme des premiers instans de ma vie. Satisfaite des hommages qui m'étoient rendus , comptant les journées par des victoires , & portant le trouble & le désordre dans tous les cœurs , j'avois conservé ma liberté , sans chercher ni fuir les occasions de la perdre. O temps heureux ! que ne puis-je vous voir renaître ! Vous avez passé avec la rapidité d'un éclair : je n'ai connu votre perte que lorsqu'elle a été irréparable , & tous mes regrets ont été superflus.

Il est difficile de naviguer longtemps dans une mer orageuse , sans essuyer des tempêtes. Le calme profond dans lequel je vivois , fut troublé tout-à-coup par le besoin d'aimer : tous les êtres qui respirent sont soumis à ce besoin impérieux , & c'est en vain qu'ils voudroient s'en défendre. Parmi les hommes dont j'avois mérité l'attention & captivité les suffrages , je distinguai le jeune Mélicourt. Il étoit dans cet âge heureux

où, par une magie inconcevable, les ridicules & les défauts mêmes deviennent des agremens & des moyens de plaire. Vif jusqu'à l'étourderie, ayant une ame de feu, & possédant par-dessus tout, l'art de peindre ses sentimens avec cette énergie qui intéresse & persuade, je l'écoutai avec complaisance. Insensiblement ses entretiens eurent pour moi un charme ravissant, & tandis que je croyois n'accorder des préférences qu'à son esprit, je sacrifiois à son cœur, & j'avalais à longs traits le poison dont je devois être la victime. Mélicourt s'aperçut facilement de l'impression qu'il m'avoit faite : elle augmenta ses moyens, en augmentant son espoir. Un homme acquiert sur nous un avantage considérable, dès qu'il commence à découvrir le germe de notre foiblesse. La certitude du triomphe donne de l'activité à tous les ressorts qu'il met en usage pour nous séduire : la défense est moins vive, à propor-

tion que l'attaque est plus forte, & la chute devient inévitable. Une femme qui veut conserver son innocence & sa vertu, doit éviter les premiers pièges qu'on cherchera à lui tendre; si elle compte assez sur ses forces morales, pour se présenter dans l'arène avec l'espoir de la victoire, sa défaite sera presque toujours la suite de sa témérité.

Mélicourt avoit de fréquentes occasions de me voir, & n'en laissoit échapper aucune. J'avois perdu, pour mon malheur, l'auteur de mes jours. Il me restoit une mere, qui, avec des principes honnêtes, avoit les idées extrêmement rétrécies. C'étoit un de ces êtres dont la vertu n'a rien d'aimable, & qui, s'il étoit possible, la feroient haïr par les couleurs dont ils la peignent. Dominée par la passion du jeu, elle y sacrifioit ses momens de loisir. A peine elle étoit dans un cercle, que ce frivole & dangereux amusement venoit l'occuper, & j'étois entièrement oubliée.

3 *Les Confessions d'une Courtisane*

Que de meres ont de pareils torts à se reprocher ! C'est alors que de jeunes Beautés cherchent à se dédommager de la gêne qu'elles ont éprouvée, & abusent de leur liberté. Des confidences indiscrettes de la part des femmes, des propos galans & passionnés de la part des hommes, s'insinuent dans leur cœur, & y laissent des traces profondes : quelquefois même il s'y mêle des discours licencieux qui les enhardissent & les disposent à la séduction.

C'est avec une éloquence insidieuse que Mélicourt trompa ma vigilance, détruisit mes principes, & me déterminna, par gradation, à lui faire tous les sacrifices qu'il desiroit. Je rougis d'avance de l'aveu que je vais faire ; mais ce sont mes Confessions que j'écris ; & ayant déchiré, dans ce moment, le voile ténébreux qui m'a aveuglée pendant si long-temps, je ne rappelle ma conduite passée que pour la détester. Trop heureuse, si je n'avois à me reprocher que cette

premiere faute , à laquelle l'amour auroit pu servir d'excuse ; ce qui me rendroit moins coupable.

Mon Amant exigea une entrevue secrete , & voulut s'introduire dans mon appartement pendant la nuit : cette proposition m'avoit d'abord revoltée ; j'avois résisté avec fermeté ; mais que ne peuvent pas les persécutions d'un homme qu'on adore , & à qui on a eu la foiblesse de l'avouer !... Mélicourt bouda , se fâcha , pleura ; en m'abordant , il étoit pâle & défiguré ; sa mort devoit être la suite de mes refus. Il me jura tant de fois qu'il ne feroit aucun outrage à ma vertu , qu'à la fin je le crus , & je céдай. L'entreprise étoit difficile ; je couchois dans la chambre de ma mere ; il s'agissoit de saisir l'instant où elle seroit plongée dans un profond sommeil , d'ouvrir plusieurs portes , de m'abandonner au caprice du hasard , & à tous les dangers qui en étoient inseparables : ces inconveniens furent

mis en balance avec le désir de satisfaire mon Amant; mais l'amour, qui se plaît à applanir toutes les difficultés, à surmonter tous les obstacles, m'inspira le courage dont j'avois besoin, & me soumit à ses loix. Je fis enfin tout ce qu'il voulut, & Mélicourt se trouva dans mes bras: je tremblois de tous mes membres. Une voix intérieure me crioit sans cesse que je devenois criminelle, & je fus convaincue qu'il en coûte plus qu'on ne pense de renoncer à ses devoirs. Mélicourt tâchoit de me rassurer par l'aveu de sa tendresse & de son respect; ses intentions étoient pures; il ne vouloit pas me tromper; mais il se trompoit lui-même. Toutes les heures de la nuit s'écoulerent sans que nous nous en fussions apperçus; & le jour, qui commençoit à paroître, annonçoit le signal de la retraite; cette séparation nous coûtoit infiniment, & nous ne pouvions nous y résoudre; il nous sembloit que nous ferions des siècles sans nous voir, &

Mélicourt me pressant dans ses bras, imprimoit sur mon visage des baisers de feu, qui firent passer le désordre dans mon ame; je fus plongée dans une espèce d'ivresse, qui absorba tous mes sens, & je n'ai conservé le souvenir de ce qui se passa dans ce fatal moment, que par les suites funestes qui en résulterent. O vous qui avez un cœur sensible, que vous êtes insensé, si vous comptez sur la force de votre raison, pour vous sauver du danger! n'en accusez pas la Nature; elle ne vous a fait trop foible pour sortir du précipice, que parce qu'elle vous avoit fait assez fort pour n'y pas tomber: maxime sublime d'un Ecrivain philosophe, qu'on ne sauroit trop répéter, & qu'on devroit sans cesse avoir devant les yeux.

Lorsque Mélicourt m'eut quittée, je sentis vivement toutes les conséquences de la faute que je venois de commettre; je versai un torrent de larmes; & à la jouissance d'un

instant, succéda un tourment qui durera toute ma vie. Ma mere s'aperçut de mon trouble; une indisposition me servit de prétexte; je gardai le lit & la chambre pendant plusieurs jours, & je m'abandonnai aux réflexions les plus tristes & les plus douloureuses. Il se joignit une véritable maladie à celle que j'avois feinte. Je commençai à pressentir le malheur que je redoutois, & des signes certains me le confirmerent. Cette découverte rendit ma position affreuse, & me fit tomber dans le désespoir. Mélicourt se présentoit à mon imagination sous les formes les plus hideuses. Je ne trouvois en lui qu'un scélérat, qui, abusant de ma foiblesse, n'avoit pris le masque de l'Amant le plus passionné & le plus vertueux, que pour me ravir l'honneur & l'innocence. Bientôt après mon cœur cherchoit à l'excuser: je le voyois dans mes bras, aussi tendre, aussi aimable qu'il me l'avoit toujours paru, recevant avec transport les caresses qui fai-

soient son bonheur ; alors je lui sacrifiois le mien avec délice , & le gage de son amour me devenoit précieux. Trop douce & trop cruelle illusion ! votre charme ne fut pas de longue durée ; il fut détruit tout-à-coup par le sentiment pénible de mon infortune.

Je passai quelque temps dans un état de perplexité accablant , me déroband à tous les regards , fuyant la lumière , détestant la Nature entière , me détestant moi-même , désirant la mort , & ignorant toujours le parti que je devois prendre. Ma mere m'accabloit de questions ; l'embarras de mes réponses , le dépérissement de ma santé , lui donnoient des inquiétudes ; & un jour m'ayant poussée vivement sur ces divers objets , je lui fis l'aveu de ma faiblesse ; je lui racontai également tout ce qui l'avoit précédée , & mon récit fut suivi de l'expression de ma douleur. Mon repentir & mes larmes étoient sinceres ; elles portoient un caractère de vérité qui auroit dû la tou-

cher ; mais elles devinrent inutiles , & les outrages les plus sanglans , les traitemens les plus durs , furent la fuite de ma confiance. Ma mere ne trouvoit pas de termes assez forts pour me peindre son ressentiment : cela ne lui suffit pas ; j'étois un monstre qu'il falloit dévouer à un opprobre éternel , & mon secret fut bientôt divulgué.

Il est des esprits foibles qui trouvent du plaisir à exciter la pitié , & se livrent , sans aucun choix , aux premieres personnes qui feignent de partager leurs chagrins , & semblent les plaindre. Ma mere étoit de ce nombre : elle croyoit avoir une foule d'amis , & tous devinrent ses confidens. Elle consulta principalement un de ses parens , qu'elle aimoit avec passion : c'étoit un faux dévôt , qui , avec les dehors imposans de l'honnêteté , & le masque de toutes les vertus , avoit su usurper l'estime publique. Ces sortes de caractères , très-indulgens pour eux-

mêmes , sont extrêmement sévères pour les autres , & ne connoissent que la verge de fer. Qu'ils sont différens , ces êtres , de ceux que la véritable religion inspire , dont le souffle bienfaisant ranime l'espérance détruite , relève le courage abattu , & vous ramene dans la route du bonheur !

M. de Clainville m'avoit trouvée aimable , & me l'avoit dit. Des discours captieux & indécents de sa part n'avoient servi qu'à me dévoiler les replis de son cœur vicieux. Un homme de cette trempe n'ayant pu me séduire , devoit me détester , & devenir mon plus cruel ennemi ; je lui fournissois une belle occasion pour exercer sa vengeance ; il ne manqua pas de la saisir ; il fut excité également par des vues d'intérêt viles & méprisables ; & , avec de pareils motifs , de quoi n'étoit-il pas capable ? Après avoir échauffé le ressentiment & l'indignation de ma mere , il lui proposa de me faire con-

duire dans une terre qui lui appartenoit, où j'attendrois le terme de ma grossesse, & ensuite de recourir aux moyens de me faire enfermer dans un Couvent pour le reste de mes jours. Ma mere fut enchantée de ce conseil; il lui parut inspiré par la Divinité même, & on ne tarda pas à le mettre en exécution. Me voilà arrivée dans le château de M. de Clainville, retenue dans un appartement d'où je ne pouvois sortir, & confiée à la garde de deux Argus, dont le silence, & les figures austeres ne pouvoient m'inspirer que la tristesse & l'effroi. Cette solitude profonde, cet abandon général, convenoient parfaitement à ma situation, & il me sembloit que j'étois moins malheureuse. Lorsque l'âme est dégradée par un crime réel ou de convention, il faut fuir tous les regards; on rencontre par-tout des juges séveres, qui vous condamnent; & l'arrêt dicté par l'opinion publique, est le supplice le plus redou-

table. J'aimois la lecture passionné-
ment : quelque Livres que je trou-
vai , charmoient mes ennuis. Mes
idées étoient tellement confuses ,
ellës se succédoient , se heurtoient si
rapidement , que j'avois de la peine
à les distinguer. Mélicourt se pré-
sentoit sans cesse à ma pensée ; je
cherchois à l'en éloigner , & je for-
mois souvent le projet de l'oublier
entièrement , mais plus souvent en-
core je me repaissois de son image ;
je me rappelois avec délice toutes
les époques , toutes les gradations
de sa tendresse , jusqu'au moment
cruel où j'avois perdu mon bonheur
en perdant mon innocence ; & alors
des larmes remplies d'amertume cou-
loient de mes yeux. Un jour , pen-
dant que j'étois livrée à ces assauts
de sentimens & de sensations ; je vis
paroître Clainville ; je ne fus ni sur-
prise , ni effrayée de sa présence ,
& aucun mouvement ne lui annonça
ce qui se passoit dans mon ame ; il
m'aborda avec un air doux & bé-

nin (1), & me dit combien il étoit affecté de la sévérité qu'on exerçoit envers moi ; que , quelque grande que fût la faute que j'avois commise , Dieu étoit bon , & savoit pardonner ; que ma mere ne s'étoit pas contentée de me perdre de réputation , en faisant connoître mes torts , mais qu'elle m'avoit déshéritée , avec le projet de me cloîtrer pour le reste de mes jours. » Elle m'a forcé, ajouta-
 » t-il , à accepter une donation de
 » tous ses biens , & il ne tient qu'à
 » vous que je vous fasse recouvrer
 » votre fortune & votre liberté.
 » Je me suis prêté à tout ce qu'elle
 » a exigé de moi , dans l'intention
 » de vous servir. Vous savez com-
 » bien vous m'êtes chere ; je vous
 » aime de l'amour le plus tendre
 » & le plus passionné : il y a long-
 » temps que je vous en ai fait l'a-
 » veu ; & , si vous voulez y répondre ,
 » si vous daignez avoir quelques

(1) Le Ciel est dans ses yeux , l'Enfer est dans son cœur. *La Henri. Portrait de l'Hyp.*

„ complaisances pour moi , de l'é-
„ tat déplorable où vous êtes ré-
„ duite, vous passerez au comble
„ du bonheur. Votre mere fera tout
„ ce que je voudrai; vous habiterez
„ ce château, non comme Prison-
„ niere, mais comme Souveraine,
„ & vous y disposerez de tout; je
„ serai le premier de vos Serviteurs,
„ & le plus empressé à remplir vos
„ desirs. „ En finissant ce beau dis-
cours, Clainville s'attendrissoit, &
me prenoit la main, en me regar-
dant avec des yeux, dans lesquels
les sentimens de son lâche cœur
étoient peints; de maniere à ne
pouvoir s'y méprendre. „ Montre !
„ lui répondis - je, crois-tu m'en
„ imposer par ce discours artificieux;
„ c'est toi qui as irrité ma mere
„ contre moi, & tu ne l'as portée
„ à cet excès de févérité, que dans
„ l'espérance de profiter de mes
„ malheurs, pour satisfaire tes infâ-
„ mes desirs; mais tu t'es trompé;
„ il y a long-temps que je te con-

„ nois , & que tu m'es odieux. Si
„ j'ai commis une faute , l'amour est
„ mon excuse , & je ne suis pas en-
„ core avilie à mes yeux : je de-
„ viendrois méprisable , & me ferois
„ horreur, si j'avois la foiblesse d'é-
„ couter tes propositions. Garde mon
„ bien, puisque tu as eu l'adresse
„ de l'usurper , & dépouille - moi
„ pour enrichir tes enfans. La re-
„ traite n'a rien d'effrayant pour
„ moi ; tout ce que je te demande ,
„ c'est de me délivrer de ta présen-
„ ce, que je ne puis plus suppor-
„ ter. „

On doit se peindre l'étonnement & l'embarras de Clainville. Un fourbe est timide & rampant , lorsqu'il se voit démasqué ; & ce n'est que de loin , & avec des ressorts cachés , qu'il court à la vengeance. Celui-ci eut la bassesse de se mettre à mes pieds , & d'embrasser mes genoux , avec le ton d'un criminel qui implore sa grâce. Je me levai , & le laissai dans cette posture humiliante ; alors il prit son

parti , & me quitta sans prononcer une seule parole. Lorsque je fus seule , je réfléchis sur ce qui s'étoit passé ; & après que les premiers feux de ma colere furent éteints , je me blâmai de ma franchise ; je sentis que , dans ma position , je devois ménager un homme qui avoit tout pouvoir sur l'esprit de ma mere , & devenoit l'arbitre de mon sort ; ce n'est pas que je fusse dans l'intention d'écouter plus favorablement son hommage , & de sauver ma liberté par une action lâche ; mais je pouvois ne pas le rebutter , lui faire entrevoir quelque lueur d'espérance , gagner du temps , & attendre une révolution heureuse. Il m'étoit permis de tromper , jusqu'à un certain point , un scélérat qui m'oprimoit pour me séduire. L'idée de renoncer au monde à dix-huit ans , & d'être ensevelie pour le reste de mes jours , commençoit à contrister mon ame. Dans l'instant qu'on éprouve un grand malheur , qu'on est affecté d'un chagrin violent , tout paroît pos-

fible; les plus grands sacrifices ne coûtent rien; on les désire, on les recherche; mais dès que les traits de la douleur viennent à s'éteindre, la manière de voir, de sentir, varie en même proportion; & lorsqu'on a eu l'imprudence de prendre un parti sur lequel on ne peut revenir; on passe sa vie dans le repentir & dans les regrets. Ayant fixé mon esprit sur ces diverses considérations, & les ayant combinées sous tous les rapports, je pensai à réparer ma faute. Clainville n'avoit pas reparu; mais un signe de ma part l'auroit bientôt ramené. Je ne pouvois douter qu'il n'eût des relations fréquentes avec les gens qui me servoient, qui lui étoient dévoués; & ce fut à l'un d'eux que je montrai le désir de le revoir. Ce que j'avois prévu ne manqua pas d'arriver, & peu de temps après, je fus satisfaite. Son abord annonçoit plus d'embarras que de rancune. A son aspect, je ne pus me défendre d'un frémissement qui m'auroit décelé

peut-être, s'il avoit été remarqué par des yeux plus clair-voyans. " Lors-
,, qu'on a eu des torts, Monsieur,
,, lui dis-je, on ne doit pas rougir de
,, les réparer. Je me suis livrée en-
,, vers vous à un emportement in-
,, juste & déplacé.... Je vous ai ac-
,, cablé d'injures dans le temps que
,, je vous devois des remerciemens.
,, Je vous prie d'avoir de l'indul-
,, gence pour une infortunée, dont
,, la tête n'est pas libre, dont les idées
,, ne sont pas nettes, & qui ne fait
,, plus que gémir & répandre des
,, larmes.," Ce discours produisit tout
l'effet que j'en attendois; il fit re-
naître l'espoir dans le cœur corrompu
de l'amoureux tartuffe. Déjà il con-
temploit sa victime, & dévorait
d'avance une proie qui sembloit tom-
ber dans ses filets. " Est-il bien vrai,
,, ma chere Emilie, que vous com-
,, mencez à sentir le prix de mes
,, services, & l'injustice de vos pro-
,, cédés : je n'en conserve aucun
,, souvenir, & je ne serai occupé

„ qu'à vous donner des preuves de
„ mon attachement. Si vous y ré-
„ pondez comme je le désire, il n'y
„ aura rien que je ne fasse pour
„ vous.... —Je vous crois trop dé-
„ licat, Monsieur, pour vouloir abu-
„ ser de ma situation, & pour ne pas
„ chercher à mériter un sentiment,
„ qui ne peut flatter qu'autant qu'il
„ part d'un cœur libre & indépen-
„ dant. Pourrois-je sans vous offen-
„ ser, me livrer à un nouveau pen-
„ chant dans l'état où je suis? Ne
„ vous mettrois-je pas dans le cas de
„ douter de ma bonne foi? Laissez-
„ moi oublier celui qui fut la cause
„ de mon erreur, & me délivrer en
„ même temps d'un fardeau qui peut
„ me la rappeler à chaque moment :
„ gagnez ma confiance par celle que
„ vous aurez en moi ; tâchez d'a-
„ doucir mon sort par tous les moyens
„ qui dépendront de vous, & atten-
„ dez les effets de ma reconnois-
„ sance. „

Si j'avois montré un changement
trop

trop subit; si , de l'expression de la haine , j'avois passé à celle de l'amour , sans aucun intermédiaire , sans aucune gradation , je lui aurois inspiré une juste méfiance , & mon but étoit manqué. Clainville donna dans le piège; il crut que je voulois composer avec lui , & mes conditions lui parurent raisonnables. Aveuglé par sa passion , il se fit une entière illusion : dès ce moment , tout ce que je pouvois désirer me fut procuré; il me visitoit souvent , & je sortois avec lui toutes les fois que je le lui demandois. On doit bien prévoir que son projet n'étoit pas de me racommoder avec ma mere , & de me faire rendre ses bonnes grâces; il vouloit me garder chez lui sous divers prétextes qu'il auroit fait approuver , & me réservoir à ses plaisirs. Tous ses desseins m'étoient développés dans nos conversations , & je paroissais les approuver. Cependant , le terme de ma grossesse arriva; j'eus tous les secours nécessaires , & je mis au monde

un enfant qui ne vécut que quelques heures : il fut la victime de mes chagrins ; & , dans ce moment , j'en éprouvai un que je n'avois pas encore senti , & qui fut bien vif. La Nature ne perd jamais ses droits ; ils sont indépendans des établissemens humains , & de tous les devoirs de convention. A peine je commençois à me rétablir , que les persécutions de Clainville devinrent plus pressantes que jamais ; ce qui m'obligea à penser sérieusement au parti que je devois prendre. Si ma raison eût été plus formée , je n'aurois pas balancé un seul instant ; il n'y en avoit qu'un de convenable : il falloit chercher à le démasquer aux yeux de ma mère , en me procurant des témoignages & des preuves qu'elle ne pût pas méconnoître , ensuite me jeter à ses pieds , & obtenir mon pardon par mes larmes & mes caresses. J'avoue que ce parti ne me vint pas dans l'idée , & que d'ailleurs il m'en auroit coûté infiniment de reparoitre de-

vant ma mere. Tous mes desirs se bornerent à instruire Mélicourt du lieu de ma retraite, qu'on avoit eu soin de tenir secret, & à m'abandonner à ses conseils. La confiance de Clainville commençoit à être entière; les moyens d'écrire m'avoient été accordés: je me promenois quelquefois sans lui, avec l'une de mes Gardes; & celle-ci, qui suivoit les dispositions de son Maître, n'étoit pas toujours à mes côtés. Je parvins enfin à faire passer une Lettre à Mélicourt, par un Berger, à qui je promis une récompense honnête, s'il pouvoit me remettre la réponse sans qu'on s'en apperçut. Je m'étois adressée à un Messager adroit; & le soir même, un peu avant dans la nuit, ayant entendu du bruit sous mes croisées, j'y volai, & j'entrevis un homme qui avançoit vers moi un long bâton, au bout duquel je trouvai cette réponse si désirée. Elle m'apprit que Mélicourt n'avoit jamais cessé de m'adorer; que mes malheurs & mon

absence l'ayant mis dans le désespoir, avoient pensé lui coûter la vie, & que; sous peu de jours, il espéroit m'enlever, étant secondé par notre Confident, avec lequel il avoit concerté son projet. La lecture de ce Billet me causa des transports de joie que je ne saurois exprimer. Me trouver libre, & dans les bras de mon Amant, me paroissoit un bonheur dont la seule idée me mettoit dans l'ivresse. Insensée que j'étois! Je ne voyois pas que je courois à ma perte, & je me réjouissois d'un événement qui me préparoit un déshonneur & une honte que mes pleurs ne pourront jamais effacer, & dont l'impression a fait à mon ame une plaie qui saignera jusqu'à mon dernier soupir.

J'écrivis sur-le-champ quelques lignes, que je remis au cher Messager: je marquois à Mélicourt qu'il me trouveroit disposée à le suivre jusqu'aux extrémités du monde, & que le moment du départ ne seroit

pas aussi prochain que je le desirois. Clainville, dont les visites devenoient de plus en plus fréquentes, appercevant dans mes discours & mes actions des signes de satisfaction qu'il n'avoit pas encore vus, les jugea d'un augure favorable pour lui, & se persuada que l'instant de son triomphe n'étoit pas éloigné. Je le confirmai dans cette erreur; j'avoue même que j'y mis de la méchanceté, afin de rendre la raillerie plus piquante. Je reçus un nouveau Billet, qui m'annonça que, dans la nuit qui devoit suivre, le grand projet de mon enlèvement seroit exécuté. Clainville passa une partie de la journée avec moi; &, pour la dernière fois, je pris la liberté de le jouer d'une manière distinguée. Je lui lançois des regards qu'il trouvoit tendres & enflammés : de légers mouvemens occasionnés par ma respiration, lui paroissoient des soupirs profonds qui annonçoient ma défaite : il la croyoit si prochaine, qu'en me

quittant , il ne put me dissimuler la surprise de voir son bonheur retardé. Dès que je me trouvai seule , je préparai tout ce qui m'étoit nécessaire , & j'attendis mes Libérateurs avec impatience. Vers le milieu de la nuit , tandis que les Habitans du château goûtoient les charmes du repos , que Clainville , plongé dans les bras du sommeil , & livré à une douce rêverie , étoit peut-être agréablement agité par l'image des plaisirs dont il espéroit jouir à son réveil , le signal convenu vint frapper mes oreilles. Une échelle fut adossée au mur , & Mélicourt se trouva dans ma chambre , avant que j'eusse eu le temps de l'appercevoir. Il est des positions qu'on ne sauroit rendre , & qu'il faut éprouver ; celle-ci étoit du nombre : l'expression des sentimens qui nous unissoient ne dura pas long-temps ; elle fut retenue par de grands intérêts , dont notre amour étoit l'objet. Mélicourt m'apprit en peu de mots qu'une chaise de poste

nous attendoit à quelque distance ; qu'il s'étoit pourvu d'une somme d'argent assez considérable , & que la mort seule pourroit nous séparer. Nous nous hâtâmes de descendre par l'échelle , avec l'aide du serviteur fidelle qui se chargea de mes paquets ; & , ayant gagné la voiture , nous nous séparâmes de lui , après lui avoir donné les justes témoignages de notre reconnoissance. Me voilà dans les chemins , seule avec mon Amant , fuyant mes parens & ma patrie. J'entends un Lecteur sensé , qui me crie : Imprudente ! où vas-tu ? quelles sont tes espérances ? que feras-tu lorsque les ressources de ton Amant seront épuisées ? peux-tu te flatter qu'il t'aimera toujours , & qu'il ne t'abandonnera pas ? pourra-t-il se soustraire lui-même aux recherches qu'on ne manquera pas de faire ? Alors la misere ou l'infamie deviendra ton partage. Vous avez raison , ami Lecteur ; mais on ne commet de grandes fautes , que parce que l'on tombe

dans de grandes erreurs de calcul, ou que les passions nous aveuglent, au point de ne pas appercevoir la suite & la fin de nos entreprises. Voilà la différence qui existe entre le sage & celui qui ne l'est pas : l'un ne se détermine à une action quelconque qu'après en avoir prévu & combiné tous les résultats, tandis que l'autre cede toujours à l'impression du moment; & c'est précisément ce que je faisois : je quittois un séjour qui m'étoit odieux, pour suivre un Amant que j'adorois, & avec lequel j'espérois passer quelques jours heureux. Je ne voyois rien de plus : enfin, ne m'en demandez pas davantage : je n'entreprends pas l'apologie de ma conduite; je ne l'expose au grand jour que pour la faire détester, & garantir du danger, s'il est possible, les innocentes victimes qui se trouveront dans les mêmes circonstances.

Le projet de Mélicourt étoit de se rendre dans la Capitale. Cette Ville immense est le refuge de tous

les vices. Là, confondu parmi une foule innombrable de Citoyens sans cesse occupés de leurs intérêts & de leurs plaisirs, on peut plus facilement échapper à la curiosité publique, & surprendre la vigilance des Loix. Y étant arrivés sans aucun accident, nous débutâmes sous le nom de Marquis & Marquise de Germini. Les titres ne coûtent rien à Paris, & ne laissent pas que de donner une certaine considération. Il y existe peut-être plus de faux Comtes & de faux Marquis, qu'il n'y en a de véritables dans tout le Royaume; & j'en connois, qui, par l'habitude d'en porter le nom, ont fini par se persuader qu'ils l'étoient réellement, & l'ont assuré de bonne-foi. Nous étant pourvus de tout ce qui étoit nécessaire pour soutenir le rang que nous usurpions, nous parâmes avec éclat, & nous nous livrâmes sans retenue à tous les amusemens qui se présentoient & naissoient sous nos pas. Du château de Clainville, où, opprimée par la douleur & l'in-

certitude de mon sort, n'ayant pour toute distraction que la société d'un homme odieux que j'étois obligée de tromper, j'avois passé sans aucun intermédiaire dans la première Ville de France : j'y vivois avec mon Amant : je parcourois le cercle étendu de tous les plaisirs : je pouvois satisfaire ma vanité, mes fantaisies. Que l'on juge de ma position, de mon étonnement, de mon ivresse, surtout lorsqu'on s'étourdit entièrement sur l'avenir, comme je le faisois, & qu'on n'est affecté que par les sensations présentes. Ma santé étoit aussi brillante que mon ame étoit satisfaite, & jamais je ne parus si belle. J'étois remarquée dans tous les endroits publics : j'avois sans cesse autour de moi une cour nombreuse, & chacun envioit le sort du Marquis de Germini. Quelle jouissance pour une femme ! il n'en est pas de plus vive, & rien ne peut lui être comparé. J'ai toujours aimé la musique passionnément ; & , dès ma plus tendre en-

fance , je m'en suis occupée avec quelque succès. L'Opéra étoit le spectacle que je préférois. La classe des Amateurs étoit alors divisée par plusieurs factions , & sur-tout par deux partis nombreux. L'entêtement , & des habitudes particulières , plus que le sentiment , & la connoissance de l'art , excitoient des querelles qui avoient des suites sérieuses. J'assistai , sans aucune prévention , aux représentations des Ouvrages immortels qui occupoient la scène lyrique , & avec l'intention de les classer dans mon esprit. L'un des Compositeurs s'emparoit de tous mes sens , forçoit mon attention , élevoit , transportoit mon ame , tandis que l'autre la charmoit & lui faisoit éprouver de douces sensations. Les Ouvrages du premier me paroissoient destinés pour produire de grands effets dont les ombres , même celles qui paroissoient défectueuses , étoient combinées avec un art infini , pour faire ressortir des beautés sublimes ,

& produire une magie inconcevable : les Ouvrages du second, remplis de charmans détails, dans lesquels les chants les plus mélodieux étoient, pour ainsi dire, prodigués, me sembloient manquer dans l'ensemble, & ne respiroient pas cette chaleur brûlante, ce feu électrique qui passe dans tous les cœurs, & y porte l'enthousiasme & le délire. Il n'étoit pas moins un grand Homme à mes yeux, & digne de mon admiration.

Un célèbre Ecrivain qui a développé les élémens de la musique avec cette éloquence & cette énergie qui lui étoient naturelles, a établi une distinction dans les effets de la mélodie. Prise par le rapport des sons, & par les règles du mode, elle peut se borner à flatter l'oreille par des sons agréables, comme on peut flatter la vue par d'agréables accords de couleurs; mais, prise pour un art d'imitation par lequel on peut affecter l'esprit de diverses images, émouvoir le cœur de divers sentimens, exciter

& calmer les passions , opérer en un mot des effets moraux , il lui faut chercher un autre principe. Ce second principe est dans la nature , comme le premier ; mais il suppose une observation plus fine , quoique plus simple , & plus de sensibilité dans l'Observateur. C'est par la distinction de ces deux principes que je conçois comment un morceau de musique peut flatter davantage l'oreille , qu'émouvoir le cœur. Lorsque deux grands Maîtres possèdent , dans un degré plus éminent , l'une ou l'autre de ces qualités , alors elle prédomine dans leurs productions.

Un homme d'un grand talent occupoit la scène comique , & personne n'avoit saisi comme lui , la gaieté & les graces qui lui conviennent. Ses compositions , remplies d'esprit , présentoient sans cesse des images variées qui exprimoient tout ce qu'il vouloit dire , & vous laissoient dans l'enchantement. Les Musiciens , comme les Peintres & les

Poètes, ont un genre qui leur est propre, & dans lequel on doit les juger. Les paralleles sont souvent déplacés & ridicules. Il faut jouir des diverses beautés qu'on nous offre, sans chercher à affliger, par une prévention injuste & barbare, des hommes de mérite qui consacrent à nos plaisirs leurs veilles & leurs travaux.

Le théâtre François, le spectacle de la Nation, ne me fit pas éprouver toute la satisfaction que j'en attendois. Ce ne sont pas les ouvrages qui lui manquent. Tout le monde connoît les chef-d'œuvres dont il est enrichi; mais il n'a pas un nombre suffisant de bons Acteurs pour pouvoir les rendre. Des femmes maniérées qui ont une sensibilité factice, qui sont occupées de leur ajustement & du soin de se montrer avec grace, ne peuvent pas exprimer les grands mouvemens de la tragédie, ni exciter de grandes passions.

Insensiblement, tout ce que les sciences & les arts présentent de plus

curieux & de plus intéressant, s'offrit à nos regards. Rien ne fut oublié, & je ne m'appercevois pas que le terme de nos moyens approchoit. Mélicourt commençoit à sentir tous les inconvéniens qui en résulteroient, & il devint triste & rêveur. Il ne me communiquoit aucune de ses craintes; mais je les devinois facilement, par l'altération de son humeur & de sa santé. Je n'osois lui en parler; la certitude de mes soupçons auroit troublé mes plaisirs, & je voulois éloigner cette époque funeste. Il soutint nos dépenses encore quelque temps, sans qu'aucune circonstance particulière me fît connoître sa véritable position. Un jour, ne l'ayant pas vu depuis le matin, je me dispois à sortir, lorsqu'on vint m'annoncer que mon carrosse & mes chevaux avoient été saisis par un créancier. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Elle dissipa tout le charme de mon illusion, & j'aperçus, d'un coup-d'œil, l'enchaînement des malheurs

dont j'étois menacée. Je passai le reste de la journée dans mon appartement, plongée dans une douleur profonde, & j'attendis en vain, toute la nuit, Mélicourt qui ne parut point. Tourmentée par les pressentimens les plus sinistres, & le cœur déchiré par mille pensées accablantes, je ne m'arrêtois sur aucune, & ne prévoyois point le coup qui m'étoit porté. Cette nuit fut excessivement longue; & en mesurant la durée de ses intervalles, il me sembloit que je n'en verrois jamais la fin. A sept heures du matin, on me remit une lettre, dont voici le contenu :

„ Depuis huit jours, ma chere
„ Emilie, luttant entre la nécessité
„ de vous quitter ou de faire des basses
„ seffes pour satisfaire mes créanciers
„ & fournir à vos besoins, j'ai
„ éprouvé des tourmens que je ne
„ puis vous exprimer : hier je vis le
„ moment où je succombois, &
„ l'homme le plus honnête alloit de-
„ venir un fripon, si un dernier ef-

” fort de sa raison expirante ne l’eût
” garanti. Je frémis en me rappelant
” cette idée , & il ne faut rien moins
” que le désordre qu’elle met dans
” mon ame , pour me déterminer à
” vous fuir ; c’est un effort dont je
” ne me serois pas cru capable.
” Adieu : plaignez Mélicourt ; il
” ignore encore où il va porter ses
” pas ”.

Voilà , m’écriai je , la juste punition de mes fautes : l’amant le plus tendre , le plus passionné , après m’avoir entraînée pas à pas dans le plus noir des abîmes , m’y laisse seule , sans secours , sans ressources & sans espoir. Le traître a abusé de ma candeur , de ma foiblesse , & peut-être qu’à présent il me méprise assez pour être insensible à mes chagrins. Malheureuse Emilie ! que vas-tu devenir ? Où sont les êtres bienfaisans qui , dans cet état d’abandon , daigneront jeter sur toi un regard de pitié ?.... Je m’arrachois les cheveux , & je donnois les signes du plus violent désespoir.

L'épuisement de mes forces, & un torrent de larmes lui succéderent. Je commençai à voir, dans toute sa force, l'horreur de ma situation. On fut bientôt informé de cet événement. On accourut de tous les côtés pour me faire des demandes, & je promis de vendre tout mon superflu pour y satisfaire. Des êtres qui deux jours auparavant étoient à mes pieds, me parloient avec une dérision insolente, & j'étois déjà confondue avec les Aventurieres qui débutent dans le monde. Je fus d'autant plus sensible à cette humiliation, que je ne pouvois pas me dissimuler qu'elle ne fût méritée. On me signifia avec la même liberté, de quitter le beau logement que j'occupois. On s'empara de mes effets. On ne me laissa que ceux qui m'étoient d'une nécessité indispensable, & ce ne fut pas sans peine que j'obtins à l'extrémité de la maison, une petite chambre dans laquelle je pûs me soustraire à tous les regards, & cacher ma honte & ma

douleur. Ce fut dans ce réduit obscur, qu'étendue sur un grabat, ne voyant qu'une femme arrogante qui m'apportoit, comme par pitié, quelques grossiers alimens, je sentis l'énormité de ma faute & le prix de mes sacrifices. Je me retraçai l'image du bonheur que j'avois goûté dans le sein de ma famille, lorsque chérie de tout ce qui m'environnoit, jouissant de l'estime des autres & de la mienne propre, ayant la paix & la tranquillité dans l'ame, je voyois s'écouler des jours purs & sereins, qui n'étoient troublés ni par la crainte, ni par les remords. Réflexions trop tardives! bien loin de me devenir utiles, vous me perciez le cœur, & vous mettiez le comble à mon désespoir!

Pendant que j'étois entièrement absorbée par ces diverses pensées, que je n'avois, pour ainsi dire, que le sentiment de mon existence, on vendoit les effets, les bijoux dont je m'étois parée avec tant de plaisir;

& comme Mélicourt ne m'avoit rien refusé, qu'il avoit satisfait tous mes desirs, ils suffirent pour acquitter nos dettes. Je touchai même quelque argent surabondant qui pouvoit me donner le temps de respirer & de réfléchir sur le parti que j'aurois à prendre. Je voulois d'abord écrire à ma mère, l'affurer d'un repentir sincère, & lui proposer de payer ma pension dans un Couvent où j'aurois été me dérober à tous les yeux & passer le reste de ma vie; mais après une mure délibération, ce fort me parut trop dur; j'étois jeune & jolie, je possédois tous les moyens de plaire; j'aimois naturellement le monde & ses agrémens. Ce goût étoit affoibli dans le moment où j'éprouvois un chagrin violent; mais il reprenoit bientôt le dessus, lorsque mon ame étoit moins agitée, & j'avois de la peine à y renoncer. Le genre de vie que j'avois menée, la jouissance de tous les plaisirs avoient enflammé mes affections qui étoient déjà

vives, & le silence de la retraite me paroissoit l'image de la mort. Mon hôtesse, qui m'honoroit de quelques visites, depuis qu'elle avoit touché le montant de ses avances, me dit un jour, avec une franchise grossière : “ Vous êtes une grande folle, „ Mademoiselle, de vous affliger : „ on est riche lorsqu'on a une figure „ comme la vôtre, & bien des femmes voudroient vous ressembler “..... Je ne fis d'abord aucune attention à ce discours; cependant il me revint dans l'esprit pendant la nuit, & je desirai l'approfondir. Quoique je comprisse parfaitement ce qu'elle vouloit me faire entendre, je n'étois pas fâchée de connoître les moyens qu'elle avoit à me proposer. Un reste de pudeur me retenoit encore; mon cœur se révolta d'abord de la négociation que j'allois entamer; mais le tableau de ma situation étouffa le cri du sentiment; & la suite de mon histoire prouvera évidemment que, lorsqu'on

est entré dans le sentier du vice, on ne peut plus répondre de soi, ni poser le terme où l'on s'arrêtera: alors tout devient possible, & de chaîne en chaîne, de gradation en gradation, l'on se trouve au dernier degré du cercle, très-étonné d'y être parvenu. A mesure que l'ame se flétrit, elle devient de plus en plus foible & facile à succomber, en même temps qu'on est, pour ainsi dire, emporté par les événemens. C'est donc le premier pas qu'il est essentiel de ne pas faire, & qu'il faut présenter à la jeunesse comme le plus grand de tous les malheurs, & celui qui annonce la perte des biens les plus précieux.

Le jour paroïssoit à peine, que je fis appeler la personne officieuse, dont j'avois besoin. Je m'apperçus qu'elle se doutoit de mon dessein, par l'empressement qu'elle mit à se rendre à mon invitation. "Vous paroissez, lui dis-je, vous intéresser à moi: vous n'ignorez ni mes malheurs, ni l'état affreux où je suis réduite. Les res-

„ sources que je pourrois trouver dans
„ ma famille me sont interdites : il
„ ne m'en reste aucune , & je n'en
„ espere que de vos conseils.... — Je
„ ne puis vous répéter , Mademoi-
„ selle , que ce que je vous ai dit ;
„ lorsqu'on est faite comme vous ,
„ on trouve facilement des amis qui
„ vous consolent & vous obligent....
„ — Je ne demande pas mieux que
„ d'avoir des amis ; mais où les cher-
„ cher ? comment les trouver ?.... —
„ Mademoiselle , si vous voulez me
„ donner votre confiance , je me
„ charge de ce soin. Je connois beau-
„ coup de monde : des hommes de
„ tous les pays logent dans mon
„ hôtel. Je vous procurerai ce qui
„ vous convient, & vous ne ferez pas
„ la première que j'aurai enrichie.,
Je la remerciai , & l'assurai que je
mettrois tout mon espoir en elle. Je ne
tardai pas à sentir les effets de ses
promesses ; car dans le jour même ,
je vis paroître un grand homme ,
maigre , le teint basané , les yeux

noirs & enfoncés , fort bien vêtu ,
qui m'aborda avec un air gracieux ,
& me dit qu'on lui avoit parlé de
moi , de maniere à lui inspirer le
desir le plus vif de me connoître ;
qu'il s'appercevoit qu'on ne l'avoit
pas trompé , & que j'étois un ange
qui ne méritoit pas d'être malheu-
reuse. Mon embarras étoit extrême ;
mais comme mon parti avoit été pris
avec réflexion , je ne fus pas tentée
de revenir sur mes pas. “ Il est vrai ,
” Monsieur , que je n'étois pas née
” pour être malheureuse , & je n'ai
” point à me plaindre des rigueurs
” du sort , parce que c'est moi qui
” suis la cause de mes peines ; mais
” tous mes regrets deviendroient
” superflus , & vous n'êtes pas fait
” pour les supporter... ” Ce début
ne toucha pas infiniment le galant
suranné à qui j'avois à faire , & ne
lui fit pas perdre de vue le motif qui
l'avoit amené . . . “ Vous n'êtes pas
” dans l'âge des regrets , Mademoiselle-
” le ; vous êtes dans l'âge des plaisirs :

” ce

„ ce seroit un mauvais calcul que
„ de passer, dans des plaintes inuti-
„ les, des jours destinés aux attraits
„ de la volupté : c'est la seule idole
„ à laquelle je sacrifie, & je ne con-
„ nois pas d'autre bonheur....—Je
„ n'entreprendrai pas, Monsieur, de
„ combattre vos principes; ce pro-
„ jet seroit inconséquent, & ne s'ac-
„ corderoit pas avec mes procédés;
„ j'ai donné ma confiance à la per-
„ sonne qui vous envoie, & lui ai
„ fait connoître mes dispositions
„ M'est-il permis de vous demander
„ quel est votre dessein?....—De
„ vous adorer, belle Enfant, & de
„ chercher, à vous plaire. J'arrive
„ de l'Amérique, où j'ai acquis une
„ fortune considérable; je viens jouir
„ du fruit de mon travail; & c'est
„ un augure favorable pour moi,
„ que d'avoir commencé par vous
„ connoître. „ Alors, m'ayant pro-
„ posé des arrangemens qui me con-
„ venoient, & que je comptois accep-
„ ter, je lui demandai quelques mo-

mens de réflexion, & je remis ma réponse positive au jour suivant. Il me parut affecté de ce retard, & me tint les discours les plus tendres. A peine il m'eut quittée, que mon hôtesse accourut pour me féliciter sur la conquête que je venois de faire, & sur la fortune qui m'étoit destinée.

„ M. Derigni est très-amoureux de
„ vous, ajouta-t-elle; ne reculez pas
„ l'instant de votre bonheur; il est
„ excessivement riche, & si cette
„ occasion vous échappoit, il vous
„ seroit difficile d'en retrouver une
„ semblable.” Elle me montra les preuves de sa générosité envers elle, qui la rendoient si pressante. Je lui répondis que le temps que j'avois demandé pour me décider n'étoit pas long, & qu'elle pouvoit confirmer à M. Derigni les espérances que je lui avois données. Le lendemain il s'empressa de me voir; & le marché fut conclu: je dis le marché, parce que c'est le terme propre pour exprimer ce commerce monstrueux,

aussi humiliant pour celui qui donne, que pour celle qui reçoit. Me voilà, donc, intimément liée avec un homme que je voyois pour la seconde fois, dont je ne connoissois ni la naissance, ni la conduite, ni l'esprit, ni le cœur, ni les mœurs; forcée de feindre l'estime, l'amour, la confiance, & des sentimens qu'on ne peut avoir qu'après un examen long & réfléchi : mais, dans ces sortes de liaisons, il est convenu qu'on se trompera réciproquement; & la femme la plus habile, est celle qui en retire les plus grands avantages. La personnalité y existe toute entière, & sans aucune restriction; l'un court après le plaisir ou une fausse vanité; l'autre court après l'argent : tout ce qu'on fait de part & d'autre est relatif à ces objets, & l'on se quitte dès que l'un des deux vient à manquer.

On se doute bien qu'une maison montée, un carrosse, toutes les commodités, tous les raffinemens inventés par le luxe & la mollesse, me

furent accordés promptement. En me dévouant à cet état avilissant, il sembloit que j'eusse abjuré tout sentiment d'honneur & de délicatesse. Je sentis naître une avidité dont je n'avois jamais eu l'idée; &, comme l'usurier le plus intrépide, je calculois toujours d'avance tout ce que je pourrois attraper. J'employois les cajoleries usitées, & qui produisent toujours leur effet sur des âmes foibles & des cœurs corrompus. M. Derigni étoit âgé d'environ cinquante-cinq ans; il avoit peu d'esprit, beaucoup d'amour-propre, & portoit le sentiment de son mérite à un degré que je ne saurois exprimer. Il ne fut pas long-temps à se persuader que je l'adorois. Je profitai de son erreur pour satisfaire ma cupidité & toutes mes passions. Je voyois des femmes de mon espèce, dont les conseils & les exemples me confirmoient dans mes principes. J'apprenois toutes les perfidies qu'elles mettent en usage pour venir à bout de leurs desseins & de-

pouiller les insensés qui se livrent à elles. Je ne trouvois aucun agrément dans leur société. La plupart n'ont ni naissance, ni éducation, ni esprit, ni caractère : leur conversation est inipide, & roule sans cesse sur les mêmes sujets : elles ne connoissent ni l'amour, ni l'amitié : leurs organes sont usés, & l'expression même du plaisir est presque toujours grimacée : elles paroissent liées entr'elles, & se détestent : jalouses de celles qui ont de plus beaux ajustemens, qui paroissent avec plus d'éclat, elles se liguent pour les déchirer, & nuire à leur bien-être : elles n'ont pas de plus grande satisfaction que de les voir retomber dans l'humiliation & dans la poussière, dont elles étoient sorties. C'est pourtant à de pareils objets qu'une partie des hommes sacrifie la santé, la fortune & la réputation. C'est dans ces lieux de débauche, où résident les vices les plus infâmes, qu'ils vont passer leur vie, renonçant aux sociétés honnêtes, où ils trouveroient

egalement à satisfaire le cœur & l'esprit, & abandonnant quelquefois des épouses & des enfans auxquels ils refusent des choses indispensables, tandis que, d'un autre côté, ils donnent avec profusion des choses superflues. Je conçois qu'un être sensible puisse faire de grandes fautes & de grands sacrifices, lorsqu'il est emporté par une passion violente, à laquelle il n'a pas résisté dans le principe, mais je conçois difficilement qu'un être dont la sensibilité est émouffée, sans amour, & souvent sans moyens, fasse ces mêmes sacrifices, & devienne volontairement la dupe d'une femme qui n'est occupée qu'à le tromper, le jouer ouvertement, le ruiner, & le couvrir de ridicules. D'où peut donc provenir un travers aussi étonnant? Quel motif peut produire cet anéantissement total de la raison? On me répondra que c'est par ton & par vanité; & c'est précisément ce qui prouve que les idées sont entièrement bouleversées, &

qu'on a perdu la juste notion des objets. Comment peut-on être flatté, & mettre de la vanité dans la possession d'un cœur qui s'est mis à l'enchère, & qu'on n'a obtenu que parce qu'on a offert une somme plus considérable que les autres concurrens; qui, bien loin de se rendre à la beauté, au mérite ou au talent, a cherché, au contraire, des qualités opposées, pour être fondé à devenir plus exigeant & plus avide. Ces réflexions ont été puisées dans la source même, & pendant que je me livrois aux excès que je condamne & je déteste. Puissent-elles faire quelque impression aux individus qui suivent cette carrière, & leur inspirer le courageux dessein de revenir sur leurs pas! Comme, dans ce moment, aucun intérêt particulier ne conduit ma plume, & qu'entièrement revenue des erreurs dans lesquelles j'étois engloutie, je ne connois & ne chéris que la vérité; je dois dire, avec la même franchise, que, dans la classe des femmes

que je viens de peindre , avec des traits aussi odieux que ressemblans , il s'en trouve quelques-unes qui n'ont succombé que par les effets du malheur. De jeunes personnes sans parens , sans fortune , sans état , ne trouvant , dans leur industrie , que des moyens insuffisans pour leur subsistance , ont cédé à la voix impérieuse du besoin , & ont accepté de secours , en souscrivant aux conditions qui leur étoient imposées. Elles sont plus à plaindre qu'à blâmer. Le sort de mon sexe est si malheureux ! les loix , les préjugés lui sont tellement contraires , que , dans des cas urgens , toutes les ressources lui sont interdites , & il est forcé de choisir entre la misere & le déshonneur ! On ne sauroit avoir trop d'indulgence pour celles qui ont été entraînées par des considérations aussi puissantes , & qui , d'ailleurs , ont conservé toute l'honnêteté dont elles pouvoient être susceptibles. J'en ai connu une qui , attachée par devoir

& par reconnoissance à son Bienfaiteur, annonçoit une décence & une sévérité dans les mœurs, qui feroient honneur aux femmes de la meilleure compagnie. Satisfaite du revenu borné, mais suffisant, qu'il lui avoit assuré, elle n'employoit aucune séduction pour l'augmenter, & sa conduite étoit tellement irréprochable dans tous les points, qu'elle lui avoit mérité l'amitié & même l'estime de la famille de son Ami. Cet être intéressant joignoit à ces qualités une charmante figure, & tous les moyens de plaire. Je suis très-convaincue que le nombre n'en est pas grand; mais je me plais à croire que celui-ci n'est pas le seul, & qu'on peut en trouver encore qui lui ressemblent.

Je laisse mes digressions, & je reviens à mon Américain aussi simple, aussi crédule & aussi trompé que les Amans de son espece. J'ai dit qu'il croyoit être adoré; cette prévention me permettoit de lui faire mille sin-

geries qui amusoient les cercles où elles étoient rapportées. J'avois pris un Amant véritable, c'est-à-dire, à qui je croyois être attachée, & qui ne me payoit pas; car indépendamment de mon Fermier en titre, j'avois des complaisances pour certains amateurs qui me faisoient des présens considérables, & me voyoient dans des momens perdus que je leur indiquois. Mon Amant étoit un Chevalier d'industrie, je crois, Gascon ou Normand, beau, bien fait, se disant d'une naissance illustre, espérant des biens considérables, & n'ayant jamais le sol, grand parleur, se vantant sans cesse, & en attendant ses successions, prenant des avances sur celles des autres. Il m'aideroit à dépenser une partie de mon revenu, & je me dédommageois avec l'homme que j'achetois, de l'ennui que me causoit celui à qui j'étois vendue. Un jour ayant appris que son rival devoit donner, chez moi, un souper élégant à deux Nymphes

de mes amies , il prétendit l'en exclure d'une maniere plaifante , & occuper fa place. Voici le tour que nous imaginâmes : je dis à M. Derigni , qu'un de mes freres , Gendarme & garçon très-brutal , étoit arrivé à Paris , & m'avoit fait une vifite ; que foupçonnant ma conduite par mes dépenses il s'étoit mis dans une colere épouvantable , & m'avoit fait effuyer les reproches les plus fanglans , en m'affurant qu'il viendrait me furprendre dans des momens où il ne feroit pas attendu. J'ajoutai qu'heureusement il ne feroit à Paris qu'un féjour très-court , & je changeai de converfation. Après avoir paffé la foirée au fpectacle , nous rentrâmes pour recevoir nos convives. A peine nous étions à table , qu'on heurta à la porte avec violence ; je devins pâle & tremblante :
“ Ciel ! m'écriai-je , c'eft mon frere
“ qui vient me faire une fcène ,
“ comme il m'en a menacé ; je
“ tremble pour vous , Monfieur ;

“ je crains que vous ne soyez com-
“ promis ; cachez-vous dans ma
“ chambre à coucher.... Mais non,
“ il est capable de visiter par-
“ tout.... „ Le bruit redouble , &
on entend la voix d'un homme qui
s'impatiente.... “ Monsieur, je suis
“ perdue , si vous.... Tenez , endos-
“ sez promptement l'habit de livrée
“ de la Fleur.... „ M. Derigni suit
mon conseil , & on ouvre. Mon pré-
tendu frere entre avec l'uniforme
de Gendarme , & une longue épée
sous son bras. Il murmure de ce qu'on
l'a fait attendre , & s'étant mis à ta-
ble , il goûte de tous les mets : le
véritable Amphitrion s'étoit placé
derriere lui , & le servoit ; les deux
convives qui étoient de la confi-
dence , se pâmoient de rire , sur-tout
lorsque mon frere lui reprochoit qu'il
ne savoit pas servir , & l'accabloit
d'injures. Mon Amant portant livrée
étoit dans l'enchantement , & se
persuadoit que le Gendarme étoit
l'objet de nos ris & de nos plaisan-

teries. Ce dernier voulant rendre le jeu complet, me dit d'un ton sévère, que devant partir le lendemain de grand matin, il désiroit m'entretenir en particulier : alors d'un air sérieux, j'en demande la permission à la Compagnie, & je le conduis dans mon appartement, où nous restâmes enfermés pendant quelques instans... Ensuite il prit congé, & nous quitta. M. Derigni me loua beaucoup sur ma présence d'esprit, & sur la manière adroite avec laquelle je m'étois tirée de cette aventure. Il avoit été obligé de souper dans l'office, & il s'amusa infiniment avec nous de tout ce qui s'étoit passé, en assurant qu'il en feroit insérer le récit dans la feuille du jour; sous des noms déguisés. Une autre fois m'ayant refusé une demande à laquelle j'attachois un grand prix, & ayant résisté aux sollicitations les plus pressantes, je fis mettre deux palettes remplies de sang sur ma cheminée; & lorsqu'il se présenta pour me

voir à l'heure ordinaire , on lui refusa l'entrée de ma chambre , en lui disant que j'avois pensé mourir pendant la nuit , par une révolution que j'avois éprouvée , & qu'un Médecin qu'on avoit appelé avoit ordonné une saignée qu'on venoit de me faire ; il entra malgré la défense , ainsi que je l'avois prévu , & me trouva dans mon lit la tête enveloppée & le visage presqu'entièrement caché. Je lui dis d'une voix douce & plaintive : “ J'ai été bien malade , Monsieur , & je ne regrettois la vie , que par rapport à vous ; dans la crise violente qui l'a mise en danger cette nuit , je n'étois occupée que du chagrin que vous causeroit ma mort , „ M. Derigni étoit tout éperdu , & ne savoit comment me témoigner ses regrets & sa reconnaissance : il couvrait ma main de baisers , & fondoit en larmes ; je tâchois de le consoler , en l'assurant que j'étois beaucoup mieux , & que ma maladie n'auroit aucune suite

fâcheuse. Comme il ne doutoit pas que la contrariété qu'il m'avoit fait éprouver n'eût contribué à cet accident, il se confondit en excuses, & me promit que, dans le jour même, mes desirs seroient remplis. Je gardai ma chambre; il ne me quitta pas, & il se félicitoit sans cesse sur le bonheur qu'il avoit de me conserver. Vers l'entrée de la nuit, mon frere le Gendarme, qui n'étoit point parti, comme l'on s'en doute bien, & que j'avois instruit de mon projet, arriva sous l'habit de Médecin, & la tête affublée d'une grande perruque: m'ayant tâté le pouls & ayant contrefait toutes les simagrées d'usage, il me dit que j'allois fort bien, que l'équilibre des humeurs étoit parfaitement rétabli; qu'il me restoit cependant une agitation assez forte, pour prouver que j'avois eu tort de quitter mon lit & de recevoir du monde. " Monsieur, ajouta-t-il, „ permettra que je vous fasse ce petit reproche devant lui; il fait

„ qu'un homme de mon état doit
„ dire la vérité , & ne pas avoir pour
„ ses malades des complaisances aussi
„ déplacées que condamnables. „ M.
Derigni l'approuvoit par ses signes
& ses discours. “ Je puis vous assu-
„ rer, Docteur, lui dis-je, que la
„ présence de Monsieur m'a fait
„ un bien infini, & a contribué au
„ rétablissement de ma santé... — Je
„ crois bien que Monsieur est ca-
„ pable de produire cet effet; mais
„ il n'en est pas moins vrai qu'après la
„ nuit orageuse que vous avez pas-
„ sée, & la saignée copieuse qu'on
„ vous a faite, vous avez besoin de
„ repos; & si Monsieur le permet, je
„ vais l'emmener avec moi. Je vous
„ enverrai dans un moment une po-
„ tion que vous prendrez dans votre
„ lit, & qui produira les effets les
„ plus salutaires „. — Il a raison,
dit M. Dérigni, “ & je veux vous
„ laisser tranquille. Monsieur vous
„ paroît très-attaché; je vous ex-
„ horte, mon enfant, à faire tout

„ ce qu'il vous prescrira.... -- Oui,
„ je vous le promets.... „. Avant
qu'il me quittât, je le pris en par-
ticulier, & le priai de donner quel-
ques preuves de reconnoissance au
Docteur qui m'avoit sauvé la vie,
par le prompt secours qu'il m'avoit
apporté. M. Derigni trouva ma de-
mande raisonnable, & en sortant
il lui glissa une bourse qu'il eut de
la peine à accepter... Bientôt après
mon Docteur revint dans un équi-
page plus lesté, & nous passâmes
ensemble une soirée délicieuse, di-
sant & faisant mille folies.

Quelque temps après j'eus à me
plaindre d'une femme qui avoit parlé
indiscretement sur mon compte, &
je voulus m'en venger. Le Marquis
de Plantade avec qui j'étois liée,
lui avoit fait sa cour sans succès,
parce qu'elle avoit des prétentions
ridicules qu'il n'étoit pas en état de
satisfaire. Un jour qu'il m'en faisoit
la confidence : “ Vous êtes un imbé-
„ cille, lui dis-je, & Madame Du-

„ fresni est une précieuse à qui il
„ faut faire une atrocité , & surpren-
„ dre , sans aucun salaire , les faveurs
„ qu'elle veut vous vendre aussi ché-
„ rement. Laissez-moi y réfléchir ;
„ elle n'a personne dans ce moment ,
„ & je vais tracer un plan dont je
„ vous instruirai lorsqu'il s'agira de
„ le mettre en exécution „. Je com-
mençai à faire des avances à la
Beauté que je voulois tromper , &
l'ayant attirée chez moi , je la com-
blai de caresses & de protestations
d'amitié. Elle en fut entièrement la
dupe , & me donna toute sa con-
fiance. Dans une suite de conversa-
tion où nous avions épuisé divers su-
jets , “ A propos , lui dis-je , il me
„ semble que le Marquis de Plan-
„ tade vous a rendu des soins ; pour-
„ quoi ne l'avez-vous pas écouté ? il
„ vous convenoit parfaitement. —
„ Non , répondit-elle ; il est sans
„ fortune , & il faudroit me borner
„ aux appointemens & aux dépenses
„ d'une petite Bourgeoise ; ce que

„ je ne ferai sûrement pas... — Je
„ vois bien , ma chere , que vous ne
„ connoissez ni les facultés ni les ma-
„ nieres du Marquis de Plantade ;
„ c'est un des hommes de Paris les
„ plus riches , mais sa folie est de
„ le cacher , & de vouloir qu'une
„ femme l'aime pour lui & sans inté-
„ rêt : lorsqu'il peut parvenir à lui
„ inspirer les sentimens qu'il desire , &
„ qu'il en a eu des preuves sensibles ,
„ il lui donne avec profusion tout
„ ce qu'elle lui demande ; j'en con-
„ nois une qu'il a enrichie de cette
„ maniere , & qu'il a quittée par
„ des raisons particulières. C'est
„ d'elle-même que je tiens tous ces
„ détails ; profitez de cet avis , ré-
„ glez votre conduite sur la con-
„ noissance que je vous donne de
„ son caractère , & vous vous'en
„ trouverez bien ». Elle me remercia
beaucoup ; elle crut même recon-
noître des preuves de ce que je lui
disois , dans divers traits dont elle se
rappeloit. Le Marquis fut instruit

de mon projet, & se conduisit en conséquence. Lorsque Madame Dufresni le rencontra, elle lui fit des agaceries, & ayant lié conversation avec lui, elle lui confia que son cœur n'étoit pas satisfait; que jusqu'alors elle l'avoit sacrifié à l'intérêt & aux convenances; mais qu'ennuyée d'un emploi aussi pénible, elle sentoit vivement le besoin d'aimer, & qu'une liaison avec un homme estimable à qui elle ne s'attacheroit que pour ses qualités personnelles, feroit le bonheur de sa vie: elle mêloit dans ses discours, des regards tendres qui annonçoient son dessein. Plantade se tint en réserve, & la laissa soupirer pendant quelques jours; mais à la fin, craignant qu'un éclaircissement imprévu ne vint le traverser, & terminer ce Roman plutôt qu'il ne l'auroit voulu, il soupira à son tour. La gradation du sentiment fut suivie dans toutes les formes; le rendez-vous décisif fut donné & accepté, & mon ouvrage se trouva

accompli. Plantade, en quittant son Amante sensible, l'invita à dîner chez lui pour le lendemain, & lui proposa de n'y mener en lui laissant l'adresse d'un hôtel superbe qu'il avoit emprunté de l'un de ses amis : Madame Dufresni étant venue me prendre, nous nous rendîmes au lieu indiqué, & nous fûmes reçus par le Marquis dans un appartement richement meublé. Quelques personnes qu'il avoit invitées & prévenues de la plaisanterie s'y trouverent; on nous donna un excellent dîner, servi en vaisselle plate par un nombreux domestique, & tout ce qui peut annoncer le luxe & l'opulence fut étalé à nos yeux. L'Héroïne de la fête étoit dans l'enchantement, & ne savoit comment l'exprimer. Elle me regardoit sans cesse; elle me serroit la main, & sembloit vouloir me dire : Tous ces biens sont à moi, „ & c'est à vous que j'en ai l'obligation „. J'avois de la peine à me contenir, & à ne pas découvrir

le mystère par mes folies. La journée se passa gaiement de part & d'autre. Le Marquis trouva le moyen de faire quelques absences avec sa belle qui cherchoit à lire, dans ses yeux, tous ses desirs, & à la fin on se sépara. Lorsque je fus seule avec Madame Dufresni, elle me sauta au col : „ L'empressement du Marquis à se „ montrer tel qu'il est, dit-elle, „ prouve assez ses dispositions à mon „ égard ; je n'oublierai jamais ce „ que je vous dois ; vous ferez la „ cause première de ma fortune.... -- Je vous dispense de la reconnaissance ; je n'ai été inspirée „ que par mon tendre attachement „ pour vous, & je partage sincèrement toute votre satisfaction „. Nous nous quittâmes en nous renouvelant les assurances de la plus vive amitié. Le lendemain, Madame Dufresni ne vit point le Marquis de Plantade, & ne reçut aucun signe de sa part : elle vint chez moi ; on lui dit que j'étois sortie. Deux jours

après , n'ayant ni vu le Marquis ,
ni entendu parler de lui , elle trouva
cette conduite fort étrange après ce
qui s'étoit passé ; & voulant éclair-
cir les soupçons qu'elle commençoit
à former , elle se rendit à la porte
de l'hôtel dont elle avoit cru pren-
dre possession , & demanda le Mar-
quis de Plantade. Le Suisse lui ayant
répondu qu'il n'y logeoit pas , & lui
ayant donné son adresse véritable ,
elle y courut ; mais le Marquis n'é-
toit pas visible pour elle. Ses soup-
çons alors devinrent des certitudes.
Etant revenue chez moi pour ap-
profondir ce qui pouvoit encore lui
paroître obscur , je ne fus pas plus
visible pour elle que son perfide
Amant ; mais mon portier lui remit
le Billet suivant. “ Vous êtes dupe ,
„ ma Divinité ; & c'est moi qui ai
„ dressé le piège dans lequel vous
„ êtes tombée aussi maladroitement.
„ Je vous en voulois depuis long-
„ temps , parce que vous m'avez
„ déchirée , & vous avez cherché

„ à me nuire , sans aucun motif ; c'est
„ une leçon qui doit vous rendre
„ plus circonspecte : profitez - en ,
„ & ne vous jouez pas à moi davan-
„ tage : vous voyez , par cet aveu ,
„ que je vous attaque en brave , &
„ que je ne vous crains pas. „

On peut se peindre le courroux
d'une femme violente , lorsqu'elle se
voit trompée aussi cruellement. Cel-
le-ci devint furieuse. Elle vouloit
me voir , malgré les efforts du por-
tier pour l'en empêcher. Ne pou-
vant mieux faire , elle se contenta
de l'accabler d'injures , & prit son
parti. Cette histoire fût bientôt ré-
pandue , & la Dufresni devint la fa-
ble de toutes les sociétés. Lorsque ,
par hasard , je la rencontrois , elle
me lançoit des regards épouvanta-
bles qui m'auroient arraché l'ame , s'ils
en avoient eu le pouvoir. Plantade ,
qui , d'abord , s'étoit amusé infini-
ment de cette aventure , n'eut pas
lieu de s'en réjouir long-temps , par
les suites funestes qui en résulterent
pour

pour lui, & que je me dispenserai de faire connoître en détail. Il me suffira de dire que sa santé en fut très-altérée. Cette vengeance auroit pu suffire à son ennemie ; mais elle n'en fut pas satisfaite, puisque je n'y étois pas comprise, & se proposa de me faire éprouver les effets de son ressentiment.

Je renonçai à tous ces jeux, pour m'occuper sérieusement d'un grand projet, auquel je pensois depuis quelque temps. L'état de Courtisane commençoit à me déplaire infiniment. Le sentiment n'étoit pas tout-à-fait éteint dans mon cœur. J'étois dans un engourdissement qui ressembloit à la mort ; mais je revenois quelquefois à la vie ; & semblable à ces fols qui ne sont jamais plus malheureux que dans les courts instans où ils jouissent de leur raison, je voyois alors, dans toute leur horreur, les humiliations auxquelles j'étois exposée. Avec de la naissance, de la fortune, & tous les avantages que j'avois reçus de la

Nature, j'aurois pu jouer un rôle intéressant dans le monde, tandis que j'étois parvenue, par ma faute, au dernier degré d'avilissement. Lorsque je me livrois à ces réflexions cruelles, elles déchiroient mon ame, & j'étois forcée de m'étourdir, en me replongeant dans le tourbillon par lequel j'étois emportée. Je voulois profiter de l'empire que j'avois pris sur M. Derigni, pour le déterminer à m'épouser, & à prendre un établissement dans une province éloignée, où ma conduite passée étant ignorée, j'aurois pu prétendre à la considération publique, qui est la première de toutes les jouissances. J'avois déjà jetté les fondemens de cet édifice, & entrevu de la possibilité à le conduire à sa perfection. Je préparai tous les ressorts dont j'avois besoin, & je les fis jouer en même temps. Comptant entièrement sur l'attachement de M. Derigni, je finis par l'assurer, après un combat qui avoit duré plusieurs mois, que, dans

mes dispositions présentes, & après de mûres réflexions, le parti que je lui propofois, ou celui de la retraite, étoit le feul qui me convînt, & que, s'il me laiffoit prendre le dernier, ce feroit une preuve convaincante qu'il ne m'aimoit pas. Les careffes, les larmes, les foupirs, ne furent pas épargnés : enfin, j'eus la douce fatisfaction d'obtenir ma demande, & il ne s'agiffoit plus que de prendre les mefures convenables pour fon exécution. J'écrivis, fans perdre un moment, à une de mes anciennes Amies, pour lui faire part de cette nouvelle, & pour la prier de me faire paffer le consentement de ma mere, à qui je faifois demander la permission de rendre mes devoirs. J'appris, par fa réponfe, que cette malheureufe mere étoit morte de chagrin, & que M. de Clainville, qui l'avoit obfédée jufqu'à fon dernier foupir, avoit pris poffeffion de fes biens, en vertu de fa donation, à laquelle elle étoit autorifée par la Loi. On

me manda aussi que Melicourt avoit été enfermé par une Lettre-de-Cachet que sa famille avoit obtenue, Après avoir consacré quelques regrets & quelques larmes à ces tristes événemens, je m'en consolai, par l'idée que je devenois ma maîtresse, & qu'aucun obstacle ne pourroit déformais traverfer mon bonheur. Il se formoit, d'un autre côté, un orage que je ne prévoyois pas, & qui étoit sur le point d'éclater. J'avois oublié l'aventure de Madame Dufresni; mais elle étoit profondément gravée dans son cœur ulcéré. Depuis ce moment, elle ne cessoit de prendre des informations sur mon compte, de mettre des espions sur mes pas; &, ayant excité tous ses Amans à la poursuite de son injure, elle parvint à découvrir les tromperies que j'avois faites à M. Derigni, & le Rival qui en étoit l'objet; elle trouva le moyen d'attirer ce dernier chez elle, & de lui inspirer du goût. Madame Dufresni étoit d'une charmante

figure, & elle réussit d'autant plus facilement, que, depuis mon projet de mariage, j'avois négligé de procurer à mon Chevalier l'aliment qui entretenoit son amour. Il se prêta à ses desirs, & remplit, sans scrupule, les conditions qu'on lui imposa, qui consistoient à faire le sacrifice de mes Lettres. Lorsque Madame Dufresni eut, entre ses mains, ce dépôt précieux, elle courut chez M. Derigni pour lui en faire part : elle ne manqua pas de lui raconter tout ce qu'elle avoit appris, & de lui faire remarquer sur-tout ce fameux Billet, où j'engageois mon perfide à prendre le masque de Médecin pour concourir à mes vues. M. Derigni ne pouvoit revenir de sa surprise ; mais enfin, convaincu par des preuves aussi authentiques, il me signifiâ mon congé par écrit, & prit même la peine de m'instruire des détails que je viens de rapporter. Sa Lettre étoit conçue de manière à ne me laisser aucune espérance. Je ne pouvois pas me dis-

simuler mes torts , & M. Derigni y fut d'autant plus sensible , qu'il les avoit moins mérités. Je ne tentai aucun moyen pour le faire revenir , persuadée qu'il auroit été inutile. Je me contentai de me repentir de mes imprudences , & de gémir sur mon sort. Madame Dufresni prit sa revanche , & répandit par-tout l'échec que je venois d'essuyer dans le moment où je prétendois faire allumer le flambeau de l'hymen. Je devins , à mon tour , la risée du public , en attendant qu'une autre se mît à ma place.

Il en est d'une femme du monde très-jolie , comme d'une riche héritière ; les partis se présentent en foule , & elle est bientôt pourvue. J'avois de la réputation dans cette classe , & malgré les perfidies qu'on pouvoit me reprocher , une foule de soupirans brigua mes faveurs. L'amour-propre produit des illusions incroyables. Chaque individu s' imagine avoir le mérite suffisant pour fixer une Belle , & se garantir du danger. Les plus fots sont

précisément ceux qui ont les plus grandes prétentions. L'homme d'esprit qui fait apprécier toutes les choses à leur juste valeur, qui connoît les dégoûts de la propriété, les caprices des femmes, l'empire des circonstances, est plus timide & plus réservé, sur-tout dans un engagement qui n'est formé que par l'intérêt, & dans lequel on n'est contenu par aucun motif estimable.

Durival, un crésus du siècle, fut celui qui poussa les argumens les plus irrésistibles, & qui obtint la préférence. C'étoit un homme de soixante ans, énormément gros, pouvant à peine marcher, sans esprit & sans connoissance, n'ayant possédé parfaitement que le talent d'amasser un trésor. A force d'avoir été flatté & encensé par les âmes viles qui avoient besoin de lui, il se croyoit un homme très-important, & s'étoit habitué à un ton d'arrogance qui perçoit dans tous ses discours. Je m'accoutumai à sa manière, & j'eus bientôt saisi

le genre qui lui convenoit. Il avoit un neveu qui dans les intervalles de la négociation, m'avoit fait des visites : c'étoit un de ces jeunes libertins charmans, sans mœurs & sans principes, ne sacrifiant qu'à l'idole du plaisir, se permettant tout, & hasardant les propos les plus extraordinaires, sous des formes plaisantes qui les faisoient passer. « Prenez mon » oncle, me disoit Dorville ; mal- » gré son air brusque, c'est le meilleur homme du monde, & vous » le tromperez à ravir ; il vous » payera bien, vous aimera mal, » mais je m'offre à le remplacer de » ce côté-là, & si vous voulez je » vous aimerez pour lui & pour moi ». Lorsque ma liaison fut formée, Dorville continuoit à me voir, & m'amusoit infiniment. Il savoit tout ce qui se passoit dans Paris ; il étoit instruit, le premier, de toutes les intrigues nouées ou rompues ; il me nommoit toutes les femmes de la Cour & de la Ville qui avoient des Amans ; il

m'apprenoit qu'elles alloient sur nos brisées, & qu'elles cherchoient à nous enlever nos Adorateurs. C'est un autre genre de dépravation dont les effets sont plus pernicioeux, puisqu'ils sont reversibles sur la masse de la société, & nuisent à son repos & à son accroissement. Je développerai mes idées à ce sujet; à l'époque que je rapporte, je préparois des matériaux. Les hommes qui ont des intrigues avec les femmes qu'on appelle honnêtes, nous prennent pour leurs confidentes, & s'amuse avec nous de leurs billets, de leurs soupirs qu'ils nous sacrifient lorsque nous l'exigeons. Nous apprenons par leurs récits, qu'elles employent à-peu-près le même manège, les mêmes moyens pour conserver ou tromper leurs Amans, & que la seule différence qui existe entre nous, c'est qu'elles ne reçoivent pas le prix de leur complaisance.

Dorville me faisoit une cour assidue, & possédant à fond l'art de la

séduction, je ne fus pas cruelle ; il s'établit entre nous une confiance entière, & comme il faisoit des dépenses énormes, & que les sommes que lui donnoit son oncle ne lui suffisoient pas, je lui en procurois de de plus considérables ; je me conduisois d'après ses principes, & mes démarches étoient toujours suivies d'un succès complet. Nous vécumes ainsi, assez long-temps sans aucune traverse. Dorville logeoit chez son oncle, & connoissant tous les instans où il se rendoit chez moi, il avoit soin de ne pas s'y trouver, & d'éviter, tout ce qui auroit pu lui donner de l'ombrage. A mesure que j'approfondissois le caractère de Dorville, que je développais les replis de son cœur, je crus m'appercevoir qu'il étoit extrêmement vicieux & capable de scélératesse. Cette découverte me fit une véritable peine. J'ai toujours détesté la méchanceté réelle, celle qui tend à faire du mal à l'humanité, & sur-tout lorsqu'elle

n'est point un effet momentané des circonstances , & qu'elle est une suite combinée de l'esprit. Dans le temps même où j'avois les mœurs les plus corrompues , les larmes d'un malheureux déchiroient mon ame , & j'avois un grand plaisir à les essuyer , lorsque je le pouvois. Derville portoit l'amour de lui-même à un degré si excessif , que si , pour assurer son bonheur , il eût fallu sacrifier celui du monde entier , en égorger même une partie , il l'auroit fait , s'il l'eût pu , sans inconvénient. Il se préféroit à tout , & n'étoit jamais contenu que par le calcul des risques mis en opposition avec celui des avantages. D'après ce système , on voit qu'il étoit un monstre. Je sentis qu'il falloit ménager un homme de ce caractère , & ne pas rompre avec lui ouvertement. Je lui conservois en apparence le même attachement ; mais je déirois vivement en être délivrée par un hasard heureux. Depuis quelque temps ,

Dorville faisoit au jeu des pertes considérables; il avoit pris des engagements de toute espece, & les ressources que je lui avois procurées n'avoient pas suffi pour les remplir. Comme il me confioit tous ses secrets, il me faisoit, dans cette occasion, des visites plus fréquentes pour m'en entretenir, & je lui trouvois un air égaré, qui me faisoit naître des soupçons & des craintes, dont je ne faisois encore aucune application. Plusieurs jours se passerent dans cet état. Un matin, m'étant éveillée plutôt qu'à l'ordinaire, avec un sentiment de tristesse & de mélancolie que je n'avois jamais éprouvé, je m'abandonnois dans mon lit à mille réflexions sinistres, lorsque tout-à-coup on ouvre ma porte avec fracas, & l'on m'apprend la mort subite de Durival, que j'avois laissé la veille en parfaite santé. Ma première pensée en accusa Dorville: le malheureux, me dis-je, l'aura empoisonné pour jouir de sa fortune. Je me le-

vai à la hâte ; je courus à son hôtel , où je trouvai l'alarme répandue : je demandai Dorville ; il s'étoit enfermé dans son appartement , ne voulant voir personne & affectant la plus vive douleur. Cette nouvelle devint bientôt publique , & occasionna des bruits qui méritèrent l'attention de la Justice. Dorville & tous les gens furent arrêtés , & conduits au Châtelet. J'étois seule chez moi , m'attristant sur cet événement , & très-éloignée d'imaginer qu'il me deviendrait aussi funeste , lorsque je fus arrêtée à mon tour par ordre du Roi. On avoit trouvé dans les papiers de Dorville , des preuves de mes liaisons avec lui ; ce qui avoit suffi pour s'assurer de ma personne. Que l'on juge de mon trouble & de mon désespoir ! mes larmes & mes protestations d'innocence devinrent inutiles. Je fus conduite en prison comme une criminelle , suivie d'une foule immense qui vouloit voir ma figure ,

& enfermée dans une chambre noire dont l'aspect m'épouvante encore, & me cause des convulsions. On mit une barrière insurmontable entre le genre humain & moi, & pendant long-temps un triste & sévère Géolier fut le seul être qui vint s'offrir à mes yeux. Si quelque chose pouvoit me consoler & ranimer mon espoir, c'étoit le sentiment de mon innocence; il m'empêcha de succomber à ma douleur. Les punitions qui ne sont pas méritées, quelques diffamantes qu'elles soient, n'humilient point, & le coupable qui est dans les fers, se trouve plus dégradé par son crime, que par les signes qui l'annoncent. Je subis plusieurs interrogatoires; mes réponses étoient toujours les mêmes, & je n'avois pas besoin de les préparer: elles se réduisoient toutes à un seul point: s'il étoit vrai que Durival eût péri d'une mort violente, je n'en avois nulle connoissance. La vérité a toujours un

caractere & une expression qui lui sont propres, & que les Magistrats habiles & clair-voyans savent distinguer. Je tâchai de lire mon Arrêt dans les regards & dans les gestes de mes Juges, & je crus entrevoir que cette affaire n'auroit pour moi aucune suite fâcheuse. Quelqu'attention qu'ils aient à ne pas laisser deviner leurs pensées & leurs sentimens, il est difficile que quelques indices ne parviennent jusqu'à ceux qui ont un grand intérêt à s'en instruire. Il existe un langage muet, exprimé par tous les signes extérieurs, qui tient à l'ame par des ressorts imperceptibles, & transmet ses impressions à un Observateur profond. Cependant, comme les formes sont extrêmement longues, mon innocence ne fut reconnue, & je n'obtins ma liberté que six mois après; mais, dans les derniers temps, il m'étoit permis de voir du monde; j'appris qu'on n'avoit pas trouvé des preuves suffisantes pour convaincre Dorville du forfait

qu'on lui avoit supposé, mais que les indices avoient été assez forts pour le faire condamner à une prison perpétuelle.

Pendant ma captivité, je m'étois livrée à des réflexions sérieuses. Cet événement m'avoit fait une vive impression, & avoit changé toutes mes dispositions. La satiété du plaisir, & le vuide immense qu'il laisse, les peines & les tourmens qui en sont inséparables, les remords de ma conscience, les principes de mon éducation, la voix du sentiment qui se faisoit encore entendre; tous ces motifs semblerent se réunir, pour m'inspirer le dessein de renoncer entièrement à mon genre de vie, & d'effacer s'il étoit possible, par une conduite tout-à-fait opposée, la tache dont je m'étois couverte. Le tableau riant de la campagne, le spectacle de la Nature, les reffources de la lecture & de la philosophie, ces images se présenterent à mon ame avec tous les charmes qui les embel-

lissent, & je fus dévorée du desir de m'en procurer une prompte jouissance. Malgré mes dépenses excessives, il me restoit assez de bien pour pouvoir me passer de tous les secours étrangers. Je formai le projet de vendre mes diamans, tous mes meubles, & de faire l'acquisition d'une maison de campagne, éloignée du théâtre de mes folies, où je pourrois goûter tranquillement le bonheur que je me promettois. Le premier usage que je fis de ma liberté, fut de travailler à ces divers arrangements. Le séjour de la Capitale m'étoit devenu insupportable. La seule idée des amusemens qui m'avoient le plus flattée, me caufoit des sensations pénibles & douloureuses. Je m'enfermai, & ne vis aucune de mes connoissances. Ayant mis la plus grande célérité dans l'exécution de mon dessein, je fus bientôt en état de partir pour le lieu de ma retraite, où j'espere rendre mes derniers soupirs. C'est ici que j'éprouve une

nouvelle existence, que je commence, pour ainsi dire, une nouvelle vie, qui fera mille fois plus heureuse que celle que j'ai passée, & qui a été si orageuse. J'écris mon Histoire avec la candeur d'une ame libre & dégagée de toute passion, qui ne connoît que la vérité. Je me livre, avec confiance, à toutes les réflexions que les divers événemens m'ont fait naître, & que je médite & j'approfondis dans ma solitude. Je ne cours ni après l'esprit, ni après la gloire; mon but seroit rempli, si je devenois utile à quelques individus des deux sexes. Sans cesse animée du même désir, j'ai fixé mon attention sur la corruption des mœurs, qui a gagné toutes les classes de la société, & j'ai rassemblé, sur cet objet important, quelques idées que je vais communiquer à la suite de mes Confessions.

À page 91.

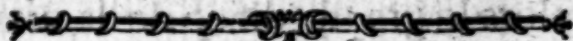
LES
RÉFLEXIONS
D'UNE
COURTISANE
DEVENUE PHILOSOPHE.

1834

THE
REPUBLICAN
OF
THE
COURT
DEPARTMENT



LES
RÉFLEXIONS
D'UNE
COURTISANE
DEVENUE PHILOSOPHE.



SECONDE PARTIE.

ON n'a jamais tant écrit que dans ce siècle : on a fait des essais & des découvertes, dans tous les genres, & nous transmettrons à la postérité des Ouvrages dignes de son estime & de sa reconnoissance : mais, parmi les divers sujets qu'on a traités, il n'en est pas de plus intéressant que

celui sur lequel je vais hasarder quelques conjectures. La dissolution des mœurs a fait des progrès si rapides, qu'elle approche, pour ainsi dire, du dernier période, & l'on finira par déchirer le contrat social qui a fondé le droit des gens, & l'harmonie politique, d'où dépend la félicité générale & particulière des individus. Tous les devoirs sont enchaînés & dépendans les uns des autres : dès qu'on croit pouvoir se dispenser de remplir les plus essentiels, il n'est plus étonnant qu'on les supprime tous, & alors le grand édifice de la morale sera entièrement détruit. L'homme, en proie à toutes ses passions, ne connoîtra plus de frein qui l'arrête : uniquement occupé à chercher les moyens de les satisfaire, il en viendra aisément à bout, dès que tout lui sera permis, & nous avançons à grands pas vers ce terme de la dépravation.

On voit des enfans qui, ne respectant plus l'autorité paternelle,

ne la regardent que comme un joug insupportable , & n'ont pas même la prudence de concentrer dans leur cœur leur ingratitude & leur indifférence criminelles... Des freres que les liens du sang & de la nature n'ont pu contenir , & parmi lesquels les motifs les plus légers , & en même temps les plus vils , ont fomenté des haines & des querelles qui ne finissent qu'avec leur vie. La foi conjugale , le plus sacré , le plus respectable de tous les devoirs , & dont l'infraction cause les désordres les plus funestes , n'est plus qu'une chimere à laquelle on ne croit plus : les hommes se font un point d'honneur des crimes qu'ils commettent en ce genre , & ces crimes sont pour eux autant de trophées qui les énorgueillissent & les couvrent de gloire.

La pudeur , l'ornement du beau sexe , la suprême volupté de l'amour , qui ressemble à une fleur dont l'éclat se ternit par un souffle , n'est plus connue par la plupart des femmes. En

y renonçant , elles ont perdu une partie de leurs charmes , & *leur audace est le signe assuré de leur honte.*

L'amitié n'est plus qu'un fantôme après lequel on court inutilement ; & ce doux sentiment ne réchauffe plus des cœurs glacés par une fatale expérience. L'intérêt , l'orgueil , ou des projets criminels , forment les liaisons ; & si ces mœurs parviennent au degré de corruption qu'on a lieu de craindre , la société ne sera plus qu'un composé d'objets odieux , aussi dangereux que méprisables.

Les sciences & les arts ont contribué à corrompre les mœurs , a dit un homme de génie. Ce paradoxe , orné de tout ce que le prestige de l'éloquence a de plus séduisant , a eu des partisans ; mais , quand même les faits recueillis dans l'histoire des Nations , ne détruiroient pas cette assertion , comment pourroit-on concevoir que les sciences , qui ne sont autre chose que l'art de raisonner , & d'étendre la sphere de nos idées , qui nous con-

duisent à la connoissance de la Nature & à la contemplation de l'Être suprême, qui nous apprennent les révolutions des Empires & les diverses causes qui y ont concouru, qui ne sont, enfin, que l'ouvrage de la réflexion de la lumière naturelle; comment pourroit-on concevoir qu'elles ont contribué à corrompre les mœurs? Cherchons dans le cœur de l'homme même, l'ennemi que nous devons combattre; il a puisé, dans le sein de la Nature, le germe de toutes les passions; mais sa volonté en détermine l'usage & la direction. Parmi les affections de l'ame, l'amour est peut-être le premier de ses penchans, la plus forte de ses inclinations; il est pur & louable, lorsqu'il est conforme aux vues de l'Être suprême, aux loix de la raison, & aux devoirs de la société; mais les attrait de la volupté inspirent à l'homme corrompu des passions criminelles qui lui font franchir toutes les barrières que la pudeur lui oppose.

& les effets qui en résultent, sont une des causes les plus fécondes de la dépravation du cœur humain.

La loi naturelle fut la base de toutes les loix; & tous les établissemens humains concernant les mœurs, se rapportent à elle. L'homme apporte, en naissant, un germe de vertu, qui, développé par la connoissance approfondie du bien & du mal moral, par la communication des idées combinées, lui font sentir l'obligation de remplir ses devoirs. En supposant qu'il ne se fût jamais formé de société, & que l'homme eût vécu isolé, il auroit connu, par la seule inspiration de la loi naturelle, ses devoirs envers Dieu, & ses devoirs envers lui-même. Les premiers se seroient réduits au culte du Créateur, & les secondes à la conservation de son être. Ces deux classes de devoirs font la partie la plus essentielle des mœurs, & sont propres à chaque individu en particulier: mais l'homme considéré

fidéré comme membre d'une société, a des devoirs à remplir, qui se rapportent à ses semblables, & qui sont le principe de la sociabilité. Les sentimens de la compassion, de l'hospitalité, de la reconnoissance, le respect pour la propriété des biens de quelque nature qu'ils puissent être, l'horreur pour le mensonge, la calomnie, la tromperie, voilà ce qui forme la dernière classe des devoirs de l'homme. Les uns émanent de la loi naturelle, les autres sont conditionnels; mais tous sont la base du contrat social, & l'infraction à ces devoirs, entraîne les suites les plus fâcheuses.

Nous avons dit que les attraitseuls de la volupté produisoient des effets qui devenoient une des causes principales de la corruption des mœurs : développons cette idée, & nous trouverons, pour ainsi dire, la généalogie & la filiation de tous les vices qui infectent la société, & troublent l'ordre d'où dépend la sûreté publi-

E

que. Un sentiment d'amour déréglé, un coupable délire, ont produit l'adultère, le plus punissable de tous les crimes, & capable d'occasionner les excès les plus déplorables. Ce commerce monstrueux est une source abondante d'impureté, dans laquelle on avale à longs traits le poison qui amollit l'ame, corrompt le cœur, empêche l'exercice de la Religion & des devoirs les plus sacrés, & enfante des systèmes spécieux, dont le but est d'excuser les actions les plus infâmes, & de prêter au vice des couleurs favorables.

Le premier homme passionné, qui, cédant aux impressions d'une affection vive, conçoit le dessein de manquer au respect légitimement dû aux liens du mariage, & reconnu par les autorités les plus authentiques, fut sans doute forcé de se faire une étude particulière pour séduire celle qui étoit devenue l'objet de ses desirs; & pour vaincre les obstacles que la pudeur, l'éducation, l'honneur, le

sentiment du bien lui opposoient, il se forma un plan de noirceur & d'iniquité. Il employa avec adresse tous les raffinemens, tout le venin, toutes les ressources de l'art de plaire. La femme, plus foible par sa nature, & plus forte par sa volonté, dut lui montrer la plus vive résistance : mais exposée aux attaques réitérées d'un audacieux, sans cesse occupé à irriter toutes les affections de l'ame, à enflammer toutes les passions, elle s'humanisa insensiblement ; & dans un de ces momens où la raison est assoupie & comme plongée dans une espèce de délire, son honneur & sa vertu firent un funeste naufrage.

En établissant une époque de la corruption des mœurs & en remontant à son principe, on doit imaginer que les premiers qui firent un pas vers le crime, eurent besoin de garder les apparences de la vertu, & que le mystère & la décence furent l'égide dont ils se couvrirent.

Nous venons de voir l'homme pas-

fionné attaquer, avec des armes auxquelles il étoit peut-être difficile de résister, un être foible comme lui, & susceptible des mêmes passions; il fut sans doute le premier coupable, & devint la cause première de tous les désordres qui en résulterent : mais, dès qu'une femme a franchi les barrières de la pudeur & de l'honnêteté, rien ne lui coûte, & elle peut, par gradation, se porter aux plus grands excès. Il semble que la Nature ait voulu la dédommager de ce qui lui manque en force & en courage, par le don funeste de l'artifice & de la perfidie. Elle excelle dans le talent pernicieux de tromper, & il est impossible d'exprimer l'activité des ressorts imperceptibles qu'elle met en usage, pour ménager & conduire une intrigue frauduleuse : son imagination vive & féconde, lui suggère des ressources auxquelles on n'auroit jamais pensé; elle n'est plus délicate sur le choix des moyens, dès qu'il s'agit d'abuser ceux qui pour-

roient troubler ses jouissances criminelles; son dérèglement devient l'affaire la plus importante de sa vie, & elle y sacrifie tout ce qu'elle a de plus cher & de plus sacré.

L'union de deux cœurs corrompus doit produire les effets les plus nuisibles. Une femme qui n'a plus de mœurs, ne peut pas prendre un intérêt bien vif à celles de ses enfans, ni avoir, pour leur éducation, cette vigilance & ces soins qu'on a droit d'attendre de la tendresse maternelle: elle leur donne, au contraire, les exemples les plus dangereux; elle ose se permettre, en leur présence, des discours indécens & des libertés scandaleuses, qui développent des dispositions vicieuses, & préparent leurs jeunes cœurs à la corruption.

Il est rare que les liaisons criminelles puissent durer long-temps; & une femme qui a manqué aux devoirs les plus essentiels, ne connoît plus aucun lien. Si la possession de l'objet qu'elle a aimé, a produit la satiété

& le dégoût, elle le quitte sans peine. La sensibilité du cœur, & l'amour, avoient pu lui faire former des nœuds; mais l'inconstance & la légèreté trouvent le moyen de les rompre; & pour allumer de nouveaux feux, elle s'oublie quelquefois jusqu'à faire des avances, qui l'avilissent aux yeux mêmes de celui à qui elle cherche à inspirer de la tendresse.

En suivant la marche progressive des premières associations criminelles, nous trouverons que des cœurs corrompus, répandus dans la société, ont dû y porter l'esprit de débauche qui les animoit : une fois que les femmes ont été disposées à la séduction, on a eu moins de peine à les séduire. Il s'est établi un commerce d'iniquité qui s'est étendu insensiblement, & on a vu, sur le théâtre du monde, de grandes passions servir de matière à la censure, & de spectacle à la curiosité publique.

Parmi presque toutes les Nations, l'adultère fut regardé comme le plus

grand de tous les maux. Chez différens Peuples on condamnoit les coupables à des peines afflictives ; il s'en est trouvé même qui leur donnoient la mort, & lavoient leur crime dans leur sang. Cette sévérité & cette vigilance sur les mœurs, devoient en arrêter la dissolution ; mais lorsqu'on ne met aucun frein au débordement des passions, qu'on ne leur oppose aucun obstacle, on s'y abandonne sans retenue. Il y a des hommes assez injustes pour penser que les femmes sont seules coupables, & qu'on doit leur attribuer tous les désordres qui nous affligent. Ce reproche est sans fondement. Les femmes sont capables des plus grandes vertus & des plus grands vices, & s'y portent également avec la même fureur : elles sont susceptibles de toutes les impressions qu'on voudra leur faire prendre ; & c'est toujours l'esprit du siècle, l'opinion du moment, qui les détermine, & les engage à faire les plus grands sacrifices. En France, l'idée

qu'on a attachée à la galanterie, les hommages particuliers qu'il a été permis de rendre aux femmes, ont donné le premier choc aux mœurs, & en ont préparé la décadence.

Les deux sexes se gâtent, & perdent l'un & l'autre leur qualité distinctive & essentielle (1). Les liaisons intimes qui se sont établies entr'eux, ont amené une trop grande liberté, & ont produit cette politesse raffinée, ce désir de plaire & de l'emporter sur ses rivaux. Dès qu'on a mis de l'amour-propre & une sorte de gloire à l'exercice de la galanterie, il n'est plus étonnant que les hommes & les femmes aient fait tous leurs efforts pour se surpasser dans cet art séducteur. Il y a eu, pour ainsi dire, une fermentation générale qui a affoibli les idées de décence & de vertu, & a préparé les esprits à voir de sang-froid les désordres publics de l'incontinence. De tendres déclarations, des protestations af-

(1) M. de Montesquieu, *Esprit des Loix*.

fectueuses, de flatteuses louanges de la part des hommes, ont amolli le cœur des femmes qui les écoutoient. La licence des actions a succédé à la familiarité des entretiens; de Livres pernicieux pour les mœurs, dans lesquels la volupté est peinte sous les couleurs les plus séduisantes, des spectacles analogues au goût du siècle, ont développé le germe de toutes les passions; tout a porté, tout a entraîné vers le crime qu'on avoit commencé par embellir, & le levain de la corruption s'est propagé à l'infini. Du sein de la Capitale il a passé dans les Provinces, & toutes les Villes en ont été infectées. Le vice ne s'est pas montré d'abord avec les dehors imposans de l'audace; il s'est couvert du manteau de la décence & de l'honnêteté; mais insensiblement il s'est enhardi, & dès qu'on a vu des femmes qui, par leur naissance & leur rang, étoient faites pour servir d'exemple à la multitude, rompre tous les liens de la pu-

deur, & s'abandonner aux plus indignes travers, on n'a plus gardé aucune mesure, & l'on s'est épargné la gêne de montrer les apparences de la vertu. Tous les désordres ont été connus, & l'indulgence du public a rassuré les coupables. Une femme impudique n'a plus hésité de se produire dans la société avec le complice de son dérèglement, & s'est affichée avec une hardiesse insultante; elle n'a rien perdu en apparence de la considération publique; elle a obtenu les mêmes égards & les mêmes complaisances : on a même porté la faiblesse jusqu'au point de favoriser quelquefois ses associations criminelles. Une femme fidèle à ses devoirs n'a plus été distinguée, dans le monde, d'une femme débauchée; celle-ci, au contraire, y a pratiqué tous les raffinements, toute l'amabilité de la coquetterie; elle a eu des partisans qui l'ont aidée à dénigrer des femmes vertueuses, dont la conduite

servoit de critique à la sienne, & lui inspiroit des sentimens de haine & de vengeance. Il s'est ensuivi de-là que les cœurs disposés à la corruption n'ont plus été retenus par aucune crainte, & qu'ils se sont abandonnés à toute la fougue de leurs passions, lorsque rien ne les a contrariées, & que le désir de les satisfaire n'a pas été combattu par un intérêt plus puissant.

Examinons maintenant de quelle cause auroit pu provenir cet intérêt, & quelles sont les barrières qu'on auroit dû opposer à la dissolution des mœurs.

Si tous les hommes étoient Philosophes, la vertu se suffiroit à elle-même; elle seroit satisfaite de son propre témoignage, & le crime ne seroit contenu que par la crainte des remords. Mais une fatale expérience nous a appris, qu'en général la vertu qui n'auroit pas d'autre récompense, ne seroit ni active ni vigilante; & que la crainte des re-

mords ne suffit pas toujours pour arrêter le bras du criminel.

Il faut exciter les hommes à la vertu par des objets d'émulation qui élèvent leur ame, l'échauffent, & lui inspirent le desir de s'immortaliser par des actions généreuses; il faut effrayer ceux qui ont du penchant pour le crime, par la crainte du supplice, & on a besoin du spectacle affreux qu'on leur présente journellement, pour étouffer ou suspendre des inclinations perverses. A Dieu ne plaise que je prétende méconnoître l'empire de la vertu sur les cœurs, & le charme secret qu'elle procure ! Je sais qu'il n'est pas facile d'y renoncer, & qu'elle fait les délices des ames pures; mais on a éprouvé malheureusement, que la plupart des hommes étoient sourds à sa voix, & n'étoient déterminés que par des motifs humains.

La corruption des mœurs & toutes les conséquences qui en résultent, n'ayant pu entrer dans la classe

des crimes contre lesquels le Législateur a prononcé des peines capitales, il falloit y substituer de ces punitions qui dépendent de l'opinion publique, & qui font quelquefois plus d'impression que les tourmens mêmes. *Les mœurs ne peuvent pas se commander, dit M. de Montesquieu, mais elles doivent être sous la garde du public. Lorsqu'on veut changer les mœurs, il ne faut pas les changer par les loix, cela paroîtroit trop tyrannique, il faut les changer par d'autres mœurs. On doit réformer par les loix, ce qui est établi par les loix, & changer par les mœurs ce qui est établi par les mœurs.*

L'indignation publique seroit un puissant moyen pour arrêter la dissolution des mœurs; & il faudroit venger la vertu par le mépris & le déshonneur. Si une femme dont le dérèglement est connu ou justement soupçonné, étoit exclue de la société; si on lui faisoit des affronts publics, si son séducteur & son complice, au lieu d'acquérir plus de con-

sidération dans l'esprit de ses concitoyens, perdoit leur estime & leur amitié: il est évident que les mœurs pourroient se réhabiliter & revenir au degré de pureté que l'on doit désirer. Cette révolution est peut-être moins difficile qu'on ne pense. Les hommes sont gouvernés par plusieurs moyens, & s'il en est un qui agisse avec plus d'activité, tous les autres lui cèdent. Aussi en parcourant l'histoire du genre humain, on voit les mêmes passions modifiées de diverses manières, produire des effets différens. Nos idées se succèdent rapidement, & nos vues morales varient avec une promptitude inconcevable. Il n'est question que de savoir mettre en jeu les véritables ressorts qui font mouvoir le cœur humain, tout change au gré de nos desirs. Il est impossible d'annéantir les passions; mais on peut leur faire changer d'objet, & en les mettant en opposition les unes avec les autres, on parvient à en tirer

le parti que l'on desire, & on peut les porter au bien.

Quoique la corruption des mœurs ait fait les progrès les plus rapides, que la contagion se soit glissée dans tous les états, il reste néanmoins un nombre d'êtres vertueux, dont les principes inaltérables ont résisté aux attraits de la séduction. Ils se contentent de gémir sur l'aveuglement & la dépravation de leur siècle, & ménagent par prudence une classe de citoyens devenue trop nombreuse, & qui pourroit troubler la paix & la tranquillité dont ils jouissent. Voilà comme le bien général est toujours subordonné à des considérations particulières, & l'on trouve rarement de ces âmes fortes & généreuses, qui se déterminent à lui faire des grands sacrifices. On voit subsister des abus énormes que tout le monde connoît que tout le monde condamne, parce que personne n'a le courage de les réformer. L'importance de cet objet sembleroit

exiger que tous les citoyens éclairés, & jaloux de consacrer leurs travaux au bonheur de l'humanité, voulussent s'en occuper sérieusement, & chercher les moyens d'opérer dans les mœurs un changement aussi nécessaire.

Les citoyens vertueux & qui ont des mœurs, ne pourroient-ils pas faire une ligue contre ceux qui n'en ont pas, & qui méritent par leur conduite la censure publique ? Il faudroit leur prodiguer des marques d'indifférence & de mépris, qui fussent de nature à les humilier & à leur faire éprouver des défagréments de toutes les especes. On est puissant lorsqu'on défend une bonne cause ; le vice est bas & rampant ; le vicieux cherche inutilement des raisons ou des prétextes pour se faire illusion, l'éclat de la vertu l'éblouit & le terrasse.

On donneroit à cette association la forme d'un ordre établi dans le royaume, à la tête duquel feroient

le Souverain , les Magistrats , & tous les hommes puissans qui seroient dignes d'y être admis (1).

On feroit dans des assemblées publiques , une mention flatteuse & consignée dans des monumens qui passeroient à la postérité , des citoyens qui se seroient distingués par leur zele & leurs efforts ; pour la réformation des mœurs ; & les Souverains daigneroient , quelquefois , honorer ces assemblées de leur présence.

L'émulation est un noyau qui renferme le germe des plus belles actions , dans quelque genre que ce soit ; & la grande science consiste à trouver les moyens propres à l'exciter : ce mobile , bien plus que la nature , produit des talens & des vertus. *L'influence de l'opinion publique*, a dit un Écrivain Philosophe , *est le premier de tous les ressorts d'un gou-*

(1) Pour ne pas couper le fil du discours , on a ajouté , à la fin , une note , dans laquelle cette idée se trouve développée.

vernement; & l'hommage qui lui est rendu par le Souverain, contribue à la perpétuer.

On connoîtroit mal le cœur humain, si l'on doutoit un seul instant qu'une association présentée de cette manière, ne devînt très-nombreuse en peu de temps, & qu'en s'occupant sans cesse des moyens de rendre le vice odieux, on ne parvînt aisément à diminuer le nombre des vicieux.

On a observé que dans tous les gouvernemens où les citoyens étoient divisés en classes distinctes & subordonnées, les classes inférieures faisoient des efforts continuels pour se rapprocher des classes supérieures, & que le peuple étoit toujours disposé à imiter les mœurs des grands. Ainsi cette fermentation pour la réformation des mœurs, passeroit dans tous les états; les jeunes gens seroient élevés dans ces principes, & lorsqu'ils sont parvenus à cet âge où leurs passions sont en efferves-

gence, où ils reçoivent facilement toutes les impressions du vice, au lieu de les aiguillonner, & de les exciter au crime par de perfides conseils, & par cette lâche complaisance qui tolère & approuve même les plus grands désordres; il faudroit leur en peindre la noirceur avec les couleurs les plus vives, leur faire sentir combien il est horrible & contraire aux loix de la probité, de chercher à corrompre l'innocence; de se faire une victime d'un jeune objet qu'on eût dû protéger, au lieu de le plonger dans un abyme de douleur; de s'introduire dans une maison avec de coupables projets, & d'abuser de la confiance & de l'amitié qu'on a inspirées, pour séduire une femme, l'enlever à tout ce qu'il y a de plus sacré & de plus respectable, & porter le trouble & la désolation dans le sein des ménages.

Quelques raisons spécieuses & quelques prétextes qu'on imagine pour se faire illusion, est-il croyable

qu'on puisse se déguiser tous les maux qu'on occasionne ? Le vice que nous cherchons à combattre , est une des causes les plus fécondes de la dépravation du siècle , & de tous les désordres qui s'en suivent. Quelques précautions que prenne une femme adroite pour tromper son époux , & lui en imposer sur sa conduite , il n'est pas possible qu'il le soit longtemps ; & si par prudence il jette un voile sur ses fautes , dans l'espoir du repentir , autorisée par l'impunité , elle n'en devient que plus déréglée : alors la prudence & la politique seroient criminelles ; & pour ne pas paroître le complice des désordres de sa femme , un époux est forcé de faire un éclat scandaleux , & de rendre publics la honte & le déshonneur de celle qui l'a trompé. S'il répugne à prendre un parti aussi fâcheux , & s'il continue à dissimuler son ressentiment , il ne peut plus aimer ni estimer une femme dont il a reçu un outrage aussi sanglant ,

& il passe avec elle , dans la douleur & le désespoir , des jours qui auroient dû être consacrés à l'amour & à la douce volupté d'une jouissance pure & sans remords. Quelquefois il saisit avec avidité un prétexte aussi plausible , pour former à son tour des nœuds criminels , & alors on voit de tout côté le spectacle affligeant d'une licence effrénée , qui se porte aux excès les plus déplorables.

De toutes ces liaisons irrégulières & méconnuës par les loix , il doit s'en suivre nécessairement un bouleversement total dans l'ordre de la naissance , des rangs & de la nature même. Un pere ne distingue plus , parmi ses enfans , ceux qui lui appartiennent ; & au milieu des transports de joie que lui causent leurs caresses enfantines , il est arrêté tout-à-coup par un pressentiment douloureux que celui qu'il serre dans ses bras ne lui appartient point , & n'est peut-être que le fruit d'un commerce

illégitime. Une idée aussi affligeante repousse l'expression de la tendresse paternelle, & ces jeunes innocens qui auroient fait toute sa consolation & tous ses délices, devenant pour lui des sujets de frayeur & d'inquiétude, sont les malheureuses victimes du crime de leur mere.

Ces enfans illégitimes répandus dans les familles, usurpent des biens, des rangs, des honneurs qui ne leur étoient pas dus; occupant souvent des places pour lesquelles ils ne sont pas faits, ils échouent dans des projets, dans des entreprises difficiles, qui exigent plus de génie & de talent qu'ils n'en ont reçu de la nature. Tel est à la tête d'une armée ou des affaires, qui étoit peut-être destiné à remplir les emplois les plus vils; & s'il est vrai qu'un pere, en transmettant à ses enfans une partie de son sang & de sa substance, leur transmette souvent son caractère, son tempérament, & la trempe de son génie, il ne faut plus

s'étonner que le fils d'un grand Capitaine soit un lâche, ou n'ait aucune aptitude pour l'art de la guerre, tandis que celui d'un homme ordinaire a des inclinations & des dispositions guerrières. L'ordre naturel étant troublé par l'ordre civil, & la plupart des hommes ne pouvant pas être placés comme ils devroient l'être, les talens qu'ils ont reçu de la nature, restent ensevelis, & ne produisent aucun bien. Il arrive tous les jours que des hommes d'un rang élevé, & qui paroissent nés pour servir de modele au genre humain, & lui donner le spectacle de la véritable grandeur, n'ont qu'une ame vile & méprisable, & ne démentent pas le sang qui coule dans leurs veines. Ils abusent de leur fortune & de leur crédit, & bien loin de les employer à soulager les malheureux, & à leur faire oublier par leurs bienfaits, la distance immense qui les sépare, ils ne s'en servent que pour les humilier & les opprimer.

En se représentant le tableau effrayant de tous les désordres qui sont occasionnés par l'infidélité conjugale, on sentira aisément combien elle doit influer sur les mœurs. *La nature humaine est viciée dans sa source même. Le crime donne des citoyens à la patrie, & leur éducation lui est confiée. Les rejettons infortunés d'une tige pervertie, sucent, pour ainsi-dire, avec le lait qui les nourrit, le germe du vice qui leur donna le jour. Ils deviennent eux-mêmes des êtres corrompus, & transmettent à leurs descendans le funeste don de leurs peres.*

Après avoir examiné comment la dissolution des mœurs rompt la chaîne des devoirs, qui lie tous les membres d'une société civilisée, & peut par gradation, parvenir à la diviser entièrement, & à faire évanouir tous les avantages de la législation; jettons un coup-d'œil rapide sur les inconvéniens qui en résultent, par rapport à l'ordre politique. Il a été prouvé de tous les
temps,

temps , que la population est dans un Etat la plus grande de toutes les richesses , & qu'un Souverain n'est puissant que par le nombre de ses Sujets ; par conséquent la propagation de l'espèce est pour lui un objet important , & doit exciter toute son attention. La France a été plus peuplée qu'elle ne l'est de nos jours. Puffendorf assure qu'il y avoit , sous Charles IX , vingt millions d'hommes , & M. de Montesquieu trouve la dégradation si grande qu'il craint que , dans un certain nombre de siècles , la terre ne soit déserte. Ne portons pas nos vues si loin ; arrêtons-nous sur des calculs plus probables , & qu'on puisse entrevoir d'une manière plus sensible.

On ne peut disconvenir que la dissolution des mœurs ne soit absolument contraire à la population. Dans un siècle corrompu , on craint la chaîne de l'hyménée ; les dangers que l'on court dans cette car-

F

rière épineuse, retiennent la plupart des hommes ; & la facilité avec laquelle ils peuvent satisfaire leurs passions , achève de les en éloigner. Si la sensibilité du cœur se développe pour un objet aimable, on cherche à le séduire , & l'on ne craint pas de le sacrifier à un moment de jouissance. Si la corruption des mœurs diminue le nombre des mariages , on peut assurer que la diminution des mariages augmente la corruption des mœurs , puisqu'elle répand , dans la société , une foule de Célibataires qui en sont les fléaux & les destructeurs. Ce sont de faux Philosophes qu'on écoute avec d'autant plus de plaisir , que leur morale relâchée est conforme à l'esprit du siècle ; & , avec leurs principes erronés , & leur système spécieux , ils ont des partisans & des imitateurs , & augmentent de plus en plus le nombre des ennemis de la société.

Il s'en suit de-là que plus les

mœurs se corrompent , moins il se fait de mariages , & plus la propagation diminue. A cette cause principale , on peut en ajouter d'autres qui ne sont pas moins actives , & qui influent , avec la même force , sur la diminution de l'espèce humaine. Les femmes qui ne connoissent point de devoirs , aiment peu la qualité de mere , & s'y refusent avec opiniâtreté. Le mariage n'est souvent qu'une affaire d'ambition ou d'intérêt. On s'épouse sans s'aimer , quelquefois sans se connoître. Un pere avide , insensé & barbare , ne craint pas de refuser à sa fille un époux que l'amour lui a choisi , pour lui en donner un qu'elle n'aime pas , mais qui satisfait sa vanité ou sa cupidité. Des préjugés énormes opposent à l'union des cœurs des obstacles que la Nature réprouve , & que la raison condamne. La naissance & les richesses l'emportent sur le mérite , & les qualités du cœur ; & , dans

les nœuds sacrés & indissolubles de l'hyménée, il se mêle bientôt des sentimens d'indifférence & de dégoût qui sont entièrement nuisibles à la procréation des enfans. Ainsi, de quelque côté qu'on envisage la corruption de mœurs, soit dans un point de vue moral, soit dans un point de vue politique, on s'apercevra qu'elle entraîne inévitablement les désordres les plus funestes, & qu'elle est contraire au repos & à l'accroissement de la société.

Si l'on parcourt le grand Livre de l'Histoire, on y verra que les empires ne sont devenus foibles, chancelans & méprisables, que lorsqu'ils étoient sans mœurs; & les Ecrivains célèbres qui ont remonté jusqu'aux principes fondamentaux de la politique, ont prouvé qu'elle ne peut travailler efficacement au bonheur de l'humanité, qu'autant qu'elle est attachée aux règles de la morale, & qu'elle porte chaque individu à l'exercice & à la pratique de ses devoirs.

Un objet de cette importance mérite qu'on s'en occupe , & doit exciter l'attention la plus sérieuse.

C'est un sujet d'émulation bien flatteur pour les hommes célèbres qui peuvent lui consacrer leurs talens & leurs lumières ; le service qu'ils rendroient à leur patrie , leur assureroit d'avance l'admiration , l'estime & la reconnoissance de la postérité.







NOTE.

L'Ordre établi dans la Capitale & dans les grandes Villes du Royaume, à l'instar de celui de la Maçonnerie, seroit nommé l'ordre des bonnes mœurs : le Roi en seroit le Grand-Maitre : les Princes, les Magistrats & les hommes puissans y auroient différens grades.

Chaque Citoyen pourroit y être admis ; & , dans la formule de réception , il feroit le serment de remplir tous les devoirs qui seroient prescrits par les statuts de l'ordre.

Le code qui en seroit dressé , seroit affiché dans le lieu des assemblées.

Ces assemblées seroient convoquées tous les mois , & tenues avec

une certaine magnificence. Les Souverains daigneroient quelquefois les honorer de leur présence : on y prononceroit des discours publics , dont l'unique but seroit d'enflammer les cœurs pour les vertus morales & sociales.

On joindroit les exemples aux préceptes, en exerçant des actes de bienfaisance envers les membres qui s'en feroient rendus dignes.

Il y auroit de Censeurs publics choisis parmi les hommes les plus honnêtes & les plus impartiaux , & qui ne seroient en charge qu'un temps limité : leur fonction se réduiroit à s'éclairer sans cesse sur la conduite des Citoyens, relativement aux mœurs , & à les citer , lorsque le cas l'exigeroit , à l'un des tribunaux commis à cet effet.

On y citeroit également toutes les actions louables. Les éloges seroient donnés publiquement , & les représentations seroient faites en

particulier, avec les réserves convenables, & avec l'expression de l'intérêt le plus tendre. Pour faire aimer la vertu, il faut toujours la peindre avec des traits aimables.

Si les avis réitérés plusieurs fois, devenoient inutiles pour ramener aux bonnes mœurs ceux qui s'en feroient écartés, en ce cas, ils seroient exclus de l'assemblée, & effacés de la liste des Associés.

Chaque Associé un peu aisé, fourniroit une légère contribution annuelle, relative à ses facultés, ce qui seroit réglé par un conseil nommé à ce sujet, & qui en seroit dépositaire.

Les Citoyens pauvres ne payeroient rien, & les riches pourroient se distinguer par des largesses.

Cette rétribution, qui se multiplieroit à l'infini, seroit destinée à des actes fréquens de bienfaisance envers les Associés dénués de fortune; & un tribunal choisi seroit

chargé de cette partie intéressante, & s'en occuperoit avec toute l'attention qu'elle mérite. L'artisan infortuné trouveroit des secours dans diverses circonstances : l'homme d'une condition plus élevée, pourroit emprunter, sans intérêt, dans un besoin pressant. On défendrait par le conseil, par le talent & par le crédit, tous ceux qui éprouveroient des injustices ou des malheurs : enfin, on rendroit des services sous toutes les formes possibles.

Lorsqu'on veut accréditer une loi, un usage, il faut autant qu'on le peut, l'étayer de l'intérêt personnel : il est le premier mobile de toutes les actions ; il se glisse partout ; & si l'on pouvoit lire dans les cœurs, que de vertus purement humaines ! c'est une vérité dure, mais elle est incontestable.

La plupart des hommes seroient attirés à l'association & à la prati-

que des bonnes mœurs, par l'espérance fondée d'y trouver de l'appui & des ressources en tout genre dans des circonstances malheureuses. La classe supérieure seroit excitée par ce charme secret que procurent les actions d'éclat, qui, dans tous les âges de la vie, chatouille si délicieusement le cœur, & lui fait éprouver de si douces jouissances. Les uns & les autres prendroient l'habitude du bien, & c'est peut-être plus important qu'on ne pense.

Les vertus, ainsi que les vices, marchent ensemble, & l'on s'élève, par gradation, des unes aux autres.

Si un pareil établissement avoit lieu, non-seulement il s'y formeroit des hommes qui auroient des mœurs, mais qui s'illustroient dans tous les genres. On entendroit, dans ces assemblées publiques, des Orateurs qui deviendroient les émules de Démosthène & de Cicéron.

Si, avec de tels moyens, on ne parvenoit pas à réformer entièrement les mœurs; si, parmi les grands personnages des deux sexes qui composeroient ces assemblées, il s'en trouvoit qui n'eussent pas renoncé à leurs goûts dépravés, on doit croire qu'ils y mettroient tant de décence & de mystère, qu'on auroit au moins garanti la société du danger de l'exemple & des effets de la contagion, & je trouve qu'on auroit beaucoup gagné

FIN.



g/o

2